Onzième Année. — N° 260 1er NOVEMBRE 1907 Le Numéro : 50 Centimes.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

La « Maison électrique »

Ce que pense M. Camille Flammarion

Ainsi que je l'ai annoncé, il y a quinze jours, M. Camille Flammarion a bien voulu me recevoir dés son retour d'Italie pour me donner son avis sur la « maison électrique ».

Tout d'abord, le savant astronome me questionna sur la façon dont mon enquête a été conduite, afin de s'assurer que j'ai consciencieusement confronté les déclarations des uns avec les affirmations des autres, et fait le départ entre les propos une ou deux fois enregistrés avec quelque variante et les déclarations identiques recueillies un peu partout dans le pays. Les éclaircissements que je lui fournis satisfirent M. Flammarion.

— Quelques-uns de mes amis, me dit-il, avaient un instant pensé à imputer les faits rapportés par l'*Echo du Merveilleux*, non à la malignité d'un « esprit », mais à celle d'un vivant. Cette hypothèse ne me semblait guère admissible, car vous dites, dans votre compte-rendu, que les deux maisons incendiées furent nuit et jour étroitement surveillées; néanmoins, comme je n'étais pas exactement renseigné quant aux sources de vos informations, un doute pouvait subsister dans mon esprit. Il est levé par la certitude, maintenant acquise, que tout ce que vous avez rapporté a été soigneusement contrôlé.

Comment admettre, en effet, l'hypothèse d'une farce ou d'une vengeance humaine! Un homme, même très habile, ne pourrait, trente fois en huit jours, tromper la vigilance de tout un village ; et comme il est impossible, à moins de les enduire préalablement de matière inflammable, d'incendier instantanément une table ou une armoire, l'hypothèse d'une mauvaise farce doit être écartée, et il ne reste plus alors; à mon avis, qu'une hypothèse plausible, qui est celle que vous avez proposée.

— L'hypothèse « électrique » ?

— Oui. Je sais bien que les phénomènes sont étranges ; mais il me paraît impossible de les expliquer autrement.

— Et l'hypothèse spirite?

— Rien n'indique, rien ne fait supposer l'intervention d'un « esprit », et vous l'avez d'ailleurs démontré.

Tout, au contraire, autorise à croire qu'il s'agit d'une manifestation du fluide électrique, et la bizarrerie des phénomènes plaide elle-même en faveur de cette thèse. Ne sommes-nous pas habitués, en effet, à voir la foudre accomplir des prodiges? Ses faits et gestes ne sont-ils pas tels qu'on est parfois tenté de les attribuer à une pensée qui, au lieu d'être attachée à un cerveau, serait attachée à un courant électrique ?

Et qu'on ne parle pas de *lois!* Les « agissements » de la foudre sont si divers, si contradictoires, si déroutants qu'il est impossible, dans l'état actuel de la science, d'en déterminer et même d'en pressentir les causes. Ce sont pour nous des caprices, caprices plus apparents que réels, c'est évident, car il est certain qu'en dépit de ses allures indépendantes, la foudre n'agit pas librement : elle obéit à certaines lois encore indéterminées, et ses gestes, désordonnés en apparence, ne sont pas le résultat de circonstances fortuites. Mais tant que ces lois resteront inconnues, le feu du ciel nous stupéfiera.

Est-il possible de soupçonner à quelle loi il obéit quand, ici, il calcine un corps humain sans endommager les vêtements, alors que là il s'attaque aux seuls vêtements, qu'il lance et projette au loin, laissant complètement nu, mais sans la moindre égratignure, l'individu qui les portait?

Peut-on expliquer pourquoi, brûlant la doublure d'un pardessus, il respecte l'étoffe extérieure; pour-

quoi il brûle une main gantée sans effleurer le gant, ou le gant sans toucher à la main?

On cite ce cas extraordinaire d'un foudroyé qui, entre autres lésions, eut le pied droit très profondément déchiré, le pied gauche n'ayant pas été atteint. Or, le sabot droit ne fut pas endommagé tandis que le gauche fut brisé! S'explique-t-on cette étrangeté? Non.

Et cette très singulière manie qu'a la foudre de raser la barbe ou les cheveux de quelques-unes de ses victimes, voire même d'épiler leur corps tout entier et de les abandonner ensuite sans leur avoir fait le moindre mal, se l'explique-t-on davantage? Evidemment non.

Et je ne parle pas des transports d'objets, de personnes, d'animaux que la foudre effectue tantôt brutalement, tantôt avec une délicatesse et une adresse merveilleuses. Cependant, puisque nous sommes sur le chapitre des singularités du feu du ciel, je veux vous citer ce très curieux exemple de puissance et d'habileté :

En août 1809, la foudre tombait à Swinton, près Manchester, sur un bâtiment dont les murs mesuraient trente centimètres d'épaisseur. Ce bâtiment fut arraché de terre avec ses fondations, profondes de soixante centimètres, et transporté, debout, dix mètres plus loin. On estime à 10.000 kilogrammes le poids de la masse ainsi transportée. Voilà, n'est-il pas vrai, un joli tour de force et surtout d'adresse!

Eh bien! cette même foudre effleure un jour un fragile chapeau de dame, fond un fil de fer et ne roussit même pas les fleurs. Un autre jour elle détériore des fourchettes sans que la toile d'emballage qui les recouvre ait à souffrir le moins du monde. Que d'habileté dans ces évolutions, et que de malice, que d'espièglerie apparentes dans les faits suivants :

Un soir, la foudre se glisse dans un salon et sans y faire le moindre bruit ni le plus petit dégât, elle escamote tous les clous d'un canapé, puis s'enfuit par la cheminée. Deux ans plus tard, en réparant le toit, on retrouva sous une tuile les clous dérobés.

Aux Etats-Unis, au moment de l'élection présidentielle, elle tombe sur un bâtiment que son propriétaire, un ardent républicain, avait extérieurement décoré avec de grands portraits de Mac-Kinley et de Hobart. Elle ne brise rien, mais elle emporte on ne sait où les portraits des candidats... après les avoir retracés sur la muraille!

Une autre fois, dans une forêt de la Haute-Vienne, elle frappe simultanément deux arbres, un chêne-rouvre et un pin sylvestre, distants l'un de l'autre de dix mètres, transporte sur le chêne les aiguilles du pin, et sur le pin le feuillage du chêne.

Ce sont là des gamineries bien innocentes, mais remarquablement exécutées, et j'en connais des centaines qui ne leur cèdent en rien. Le champ de manœuvre de la foudre est illimité. Ici, elle s'introduit dans une maison, détruit tout, mais ne blesse personne, comme elle le fit en 1904 à Malo-les-Bains où elle a saccagé le mobilier d'une villa, détruit les cloisons, ébranlé à tel point l'immeuble qu'il dut être démoli par la suite, mais où elle n'a touché aux êtres humains que pour faire ce bon tour : subtiliser les épingles à cheveux de la maîtresse de maison. Là, elle pénètre dans un appartement par la cheminée, arrache deux grosses pierres au foyer, les transporte près de la tête d'un enfant endormi, en pose une de chaque côté sans effleurer le bambin.

N'est ce pas charmant et exquis?

Ailleurs, au contraire, elle visite une habitation, frappe sauvagement un homme à la tête, lui fait d'horribles blessures, le laisse mort au milieu de son sang, prend une partie de ce sang et va le coller au plafond de l'étage supérieur.

Que déduire de toutes ces extravagances? Ici la foudre tue, là elle passe inoffensive et indifférente, plus loin elle semble s'amuser, et, dans des circonstances absolument identiques, elle agit différemment.

Un jour, elle se distrait aux dépens d'un bœuf auquel elle ne fait aucun mal, mais qu'elle prive de tous ses poils blancs, sans toucher à ses poils roux. Un autre jour, elle entre dans une bergerie, et, dédaignant cette fois le blanc, elle s'en prend aux seuls moutons noirs et les tue tous.

Mais il y a mieux encore :

La foudre, un jour, pénètre dans une étable qui abrite vingt vaches. Elle en tue dix en commençant par la première, en continuant par la troisième et tous les nombres impairs. Il existe quelques exemples d'arbres et de poteaux télégraphiques ainsi frappés de deux en deux. Par quelle fantaisie, en vertu de quelle loi la foudre agit-elle ainsi? Nous n'en savons rien.

Et qui pourrait donner une explication de ce fait étonnant : la foudre éventrant un placard, avisant une pile d'assiettes, brisant la première, la troisième, la cinquième, et ainsi de suite jusqu'au bout de la pile, sans ébrécher les numéros pairs. N'est-ce pas prodigieux! Et ce travail de précision qu'elle exécuta, le 19 août 1866, ne défie-t-il pas la concurrence de nos plus adroits prestidigitateurs : ce jour-là, elle tomba sur une pile de vaisselle où les assiettes en faïence alternaient avec les assiettes en porcelaine et brisa les premières sans toucher aux secondes! Pourquoi cette immunité des assiettes en porcelaine?

Et pourquoi toutes ces contradictions absolument

inexplicables : ici, la foudre frappe un fusil chargé, le coup part ; là, elle s'attaque à un autre fusil, fond une partie du canon et toutes les balles des cartouches sans mettre le feu à la poudre ; ici, elle touche une poudrière ce qui provoque une explosion formidable ; là, au contraire, comme à Maromme, il y a quelques années, elle réduit en petites parcelles deux tonneaux remplis de poudre sans y mettre le feu ; à Hambourg, pendant un bal, elle éteint toutes les bougies qui éclairent les salons, ailleurs, elle rallume une chandelle qu'on vient d'éteindre.

Ici, elle fend un homme en deux ; là, elle prend délicatement trois enfants dans leur lit et, sans leur faire une égratignure, les transporte, du premier étage où ils dormaient, au milieu de la rue.

N'est-ce pas incroyable, fantastique !

Et que conclure de ce mélange de violence et de douceur : en 1897, la foudre descend brutalement sur une maison de Ligny, dans l'Eure-et-Loir. La cheminée s'est écroulée, le pignon est disloqué, le toit s'est effondré. A l'intérieur, les pierres des murailles sont lancées avec une telle force qu'elles s'incrustent dans le mur opposé, une chaise est déplacée, une lampe et une boîte d'allumettes sont déposées à terre sans le moindre dommage. Toutes les vitres volent en éclat ; pendant ce temps, une pierre est descellée de la muraille et posée délicatement à terre, absolument intacte. Ce charivari terminé, la visiteuse perce le mur et pénètre dans la laiterie contiguë. Alors elle transporte d'un côté à l'autre, sans les casser, une rangée de pots à lait vides, découvre une autre rangée de pots pleins de lait sans en renverser aucun, mais brise tous les couvercles. Dans une pile de douze assiettes, elle en casse quatre et laisse les autres intactes. A un petit fût de grès, elle arrache le robinet. Enfin elle s'enfuit par la fenêtre en la brisant, laissant les habitants absolument ahuris, mais indemnes.

Je vous parlais tout à l'heure de ce phénomène constaté aux Etats-Unis de la foudre déplaçant des portraits et les reproduisant sur un mur. La foudre est un artiste photographe. Il existe de nombreux exemples d'images reproduites par le feu du ciel sur des objets, sur des plantes, et même sur la peau des hommes et des animaux. Je vous citerai ce seul cas qui est vraiment curieux : Une fois, en Angleterre, en dépouillant six moutons foudroyés la veille, on remarqua, sur la partie intérieure de la peau de ces animaux, le dessin du paysage d'alentour. Ce paysage était si fidèlement reproduit, qu'on pouvait distinguer jusqu'aux accidents de terrain.

Devant tant de faits extraordinaires, inexplicables, et une foule d'autres que j'ai notés dans mes deux ouvrages, les *Phénomènes de la foudre* et les *Caprices de la foudre*, il est permis de se demander si on parviendra jamais à suivre le feu du ciel dans le mystère de ses énigmatiques voyages. Loin d'élucider le mystère, chacun de ses actes présente l'énoncé du problème sous une forme différente, nouvelle et déconcertante. Impossible de tirer aucune conclusion de tant de faits contradictoires ! Les hypothèses se multiplient avec les observations.

Dans ces conditions, comment lui dénierait-on le pouvoir de produire des phénomènes du genre de ceux qui ont ému La Courneuve ? Ils sont en contradiction avec toutes les lois électriques connues, c'est certain. Mais les faits dont je viens de parler ne sont-ils pas, eux aussi, en contradiction avec ces lois ? Et la foudre, tombant en 1901, sur un sac de blé, roulant ensuite dans la Dordogne, traversant le fleuve entre deux eaux, puis allant se perdre dans les sillons d'un champ voisin : ne s'est-elle pas, une fois de plus, inscrite en faux contre les règlements établis ? L'eau, par son excellente conductibilité, n'aurait-elle pas dû retenir l'audacieuse vagabonde ?

Ces perpétuelles dérogations aux lois connues démontrent simplement qu'il en existe d'inconnues. Et les phénomènes de La Courneuve nous le rappellent.

Ces phénomènes sont étonnants ? Soit ! Mais, je vous l'ai dit, leur étrangeté n'est pas un argument péremptoire contre l'hypothèse électrique. Ils constituent un fait nouveau ? Certes, car jusqu'à présent, toutes les cocasseries de la foudre avaient été constatées au moment de la chute du météore. Mais le feu céleste est tellement fantasque que cette série de manifestations, pour nouvelle et surprenante qu'elle soit, ne peut pas être taxée d'invraisemblance.

— Quelle explication en donnez-vous ?

— Ce cas si extraordinaire met une fois de plus sous nos yeux les bizarreries fantastiques et inexplicables de la foudre. Je ne me charge donc pas de l'expliquer, d'autant moins que la nature de l'électricité nous reste encore tout à fait inconnue.

Tout ce que je puis répondre, c'est que l'énergie électrique a pris ici la forme calorifique latente, qu'une décharge inouïe, formidable, s'est disséminée entre les molécules des pièces de bois et les a mises en mouvement, car vous savez que la chaleur n'est qu'un mode de mouvement, et qu'après un temps déterminé par la constitution physique de ces bois, leur état de sécheresse, de densité, la combustion s'est produite, spontanée en apparence, mais résultat de l'énergie électrique emprisonnée là sous sa forme calorifique.

Il est très regrettable, poursuit M. Camille Flammarion, que ces phénomènes n'aient pas été scientifique-

ment observés. Pourquoi les autorités du pays n'en ont-elles pas informé l'Observatoire ?

Il eut été intéressant de noter avec précision l'heure où s'allumaient les incendies, d'en suivre attentivement les phases, de prendre des températures, travaux délicats auxquels les habitants du village n'avaient ni le temps ni les moyens de se livrer.

Cette négligence des autorités m'amène à penser que des faits de même nature se sont peut-être déjà produits sans qu'on en soit instruit. Puisque la presse, qui, de nos jours, est généralement si bien et si rapidement renseignée, n'a connu les incidents de La Courneuve que quatre ou cinq jours après la cessation des phénomènes, il est permis de supposer que des manifestations semblables ont pu se dérouler à une époque où les journaux étaient moins bien informés, et rester inconnues.

— En somme, l'hypothèse électrique vous paraît être la meilleure ?

— Oui, et la négation en l'espèce serait bien imprudente. Il est vrai qu'on nie très volontiers ce qu'on ne peut comprendre. N'a-t-on pas, il y a quelques années, nié, en plein Institut, l'existence du « tonnerre en boule », et tourné en dérision le phonographe? Le sort de toutes les nouveautés est de provoquer des haussements d'épaules et des sourires goguenards. Nous devrions cependant nous pénétrer de cette vérité que nous avons encore beaucoup de choses à apprendre dans toutes les branches des connaissances humaines, et que la foudre, principalement, puisque c'est elle qui est en cause, a été et sera encore pour les hommes très fertile en surprises de tous genres. »

GEORGES MEUNIER.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Jour des Morts.*

Voici revenus le triste ciel de la Toussaint et les monceaux de chrysanthèmes du Jour des Morts. — « Réveillez-vous, gens qui dormez ! Priez pour les Trépassés ! » comme criait encore, il y a cent ans à peine, dans certaines villes (à Nevers, par exemple), l'homme du guet, pendant la nuit du 1er au 2 novembre.

C'est saint Odilon, abbé de Cluny, qui institua la fête des Morts. L'Eglise avait déjà, du reste, depuis les temps les plus reculés, des prières et des commémorations pour tous les fidèles décédés ; et ce fut sur ces fondements que s'établit la fête actuelle.

« Il a été ordonné par notre bienheureux père Dom Odilon — dit le Chapitre général de Cluny, dans son décret de l'an 998 — du consentement et à la prière de tous les frères de Cluny, que comme dans toutes les Eglises on célèbre la fête de tous les Saints le premier jour de novembre, de même chez nous on célébrera solennellement, en cette manière, la commémoration de tous les fidèles qui sont morts.

« Le jour de la fête de tous les Saints, après le chapitre, le doyen et les céleriers feront l'aumône de pain et de vin à tous ceux qui se présenteront. Après vêpres, on sonnera toutes les cloches et on chantera les vêpres des morts. La messe sera solennelle, les frères chanteront le trait, tous offriront en particulier et on nourrira douze pauvres. Nous voulons que ce décret s'observe à perpétuité, tant en ce lieu qu'en tous ceux qui en dépendent, et si quelqu'un observe comme nous cette institution, il participera à nos bonnes intentions. »

Rencontre singulière : cette date de novembre était déjà celle où nos ancêtres gaulois honoraient leurs morts. Les Druides en célébraient la fête dans la nuit du 1er au 2 novembre, et ils avaient rassemblé, dans les rites de cette nuit, toutes les antiques croyances sur la mort et la renaissance, que figuraient l'extinction et la rénovation du feu.

C'était dans cette nuit que, tout au fond de l'Occident, le juge des morts, Samhân, s'asseyait sur son trône redoutable. Les âmes devaient l'aller rejoindre ; mais, alourdies sans doute par quelque reste de leur enveloppe matérielle, elles ne pouvaient sans secours franchir les mers. A l'extrémité du continent, en face de l'île sainte où résident les neuf Sènes, au pied du promontoire de Plogoff, s'étend une baie semée d'écueils qu'emplit la plainte éternelle de la mer. C'est là qu'affluaient, dans la nuit du jugement, les âmes qui devaient quitter la Gaule.

Le peuple de ces côtes, dit le poète Claudien, entend le gémissement des ombres, qui volent avec un léger bruit. Il voit passer les pâles fantômes des morts. A minuit, les pêcheurs de ces rivages entendent heurter à leur porte ; ils se lèvent, ils trouvent sur la plage des barques inconnues qu'ils sentent s'appesantir sous la charge d'hôtes invisibles. Ils font voile au couchant, emportés sur les flots avec une merveilleuse rapidité. Lorsqu'ils touchent à la côte de l'île de Bretagne, les barques s'allègent : les âmes sont parties. Et tandis que les unes, après le jugement, descendront vers les lieux inférieurs, les autres, conduits par Gwyn, l'Hermès gaulois, s'élèveront vers les espaces sans bornes, en passant par la voie lactée, qu'on appelait la ville de Gwyn.

⁂

Saint Odilon fut inspiré, dans son pieux projet, par les visions d'un ermite de Sicile. Un religieux fran-

çais, qui revenait de Jérusalem, fut jeté par la tempête en Sicile et visita cet ermite, dont la cabane s'élevait dans la région dénudée (*regione scoverata*) de l'Etna. L'ermite lui raconta qu'il avait souvent distingué, dans les bruits lugubres du volcan, la plainte des âmes damnées, les hurlements des esprits qui les torturaient. Des ombres lamentables, des ombres furieuses avaient glissé souvent près de son ermitage ; il avait entendu leurs voix, et compris que les prières ferventes des religieux de Cluny adoucissaient le triste sort des âmes tombées dans cet abîme.

La vision de cet ermite était bien loin d'être la première de cette sorte. Si nous en croyons nos pères, les éruptions des volcans étaient toujours précédées par l'apparition de spectres. « A Worms, en Sicile, en Espagne, partout les éruptions furent précédées par des apparitions de spectres. » (Tyrœe, *De Locis infectis*). Avant le tremblement de terre qui détruisit la ville de Smyrne, le rhéteur Aristide en fut averti par une ombre qui lui conseilla de se retirer sur le mont Athos ; et ce fut la cause de son salut. Olaüs Magnus, le grand évêque d'Upsal, après nous avoir montré les ombres des morts venant dans la ville, pendant les éruptions de l'Hékla, presser les mains de leurs amis et causer avec eux, ajoute que « sur le sommet de ce volcan on voyait toujours les spectres des personnes mortes de mort violente, avant même que ces morts fussent connues. » (Livre XX, chap. XIX et XX.)

« Dans le temps des éruptions, les spectres et les gémissements se font voir et entendre ; un grand nombre d'ombres gigantesques errent sur la montagne, sur le rivage, dans les villes voisines, et dans l'air, le jour et la nuit. Sous le règne de Tite Vespasien, notamment, pendant la grande éruption du Vésuve, on vit tant de spectres que le peuple en fut grandement épouvanté, s'imaginant que le monde retournait à son premier chaos ; d'autant plus que, outre ces spectres... on entendait encore comme un grand éclat de trompettes » (Dion Cassius, *Hist. rom.*, sub tit. XI.)

« Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie », dit Hamlet. *Dans* la terre également il y a, sans doute, des choses bien déconcertantes pour la pauvre philosophie humaine.

Le feu central n'est pas imaginaire. Il est établi scientifiquement qu'à plusieurs centaines de kilomètres au-dessous de nous, — de nous tous, de l'endroit où j'écris ces lignes et de l'endroit où vous les lisez, — s'étend et s'agite à gros bouillons cette marée de flammes que l'Ecriture appelle *lacus, stagnum ignis ac sulphuris*. C'est elle qui éclaire de ses lueurs sinistres les profondeurs de l'Adès général, dont les sous-divisions d'enfer, schéol, géhenne, limbes, constituent cette topographie souterraine et désolée qui portait chez les Grecs les mêmes noms : Adès, Tartare, ou prison de Pluton (*carcer Plutonis*), marais stygien, Champs-Elysées, qui représentaient nos limbes, et ce que la théologie appelait « le sein d'Abraham ».

Les volcans étaient les forges d'Héphaïstos, le dieu précipité du ciel par son père. Avec ses Cyclopes, il avait pour mission de dégrossir, dans ses ateliers souterrains, les flèches et les carreaux dont le prince de l'air et du monde va se servir dans les cieux. Entre Jupiter et Vulcain, c'est un échange continu de flammes et de flèches, mais l'atelier est en bas. La science moderne reconnaît parfaitement cet échange (ne mettant en doute que la personnalité des contractants !) Pour elle, aujourd'hui, tous ces phénomènes redoutables, éruptions, tremblements de terre, etc., loin d'être dus, comme on le croyait jusqu'alors, à des causes locales, telles que des combustions et décompositions souterraines du gaz et des réactions fluidique, ne sont que les effets d'une cause répartie sous toute la surface de la terre et qu'elle appelle, faute de mieux, cause ou force volcanique éloignée. Mais si une immense quantité d'observations montrait que cette cause est *intelligente*, que dirait la science ? Vous lirez avec curiosité Mirville sur ce point.

On appelait Catane et Portici « villes folles qui ne *veulent* pas croire au volcan. » Mais n'est-ce pas un peu le cas de nous tous, qui rions inconsciemment à quelques centaines de mètres d'un océan de feu et de bitume ? N'est-ce pas le cas de Paris et de Londres, et de Berlin ?... quoique Berlin, si l'on en croit les Gazettes, paraisse plutôt destiné à connaître sous forme de pluies de soufre le feu du ciel !

GEORGE MALET.

LA PROPHETIE DE BLOIS

A propos de l'article de M. Léo Franc, sur la *Prophétie de Blois*, nous recevons les lettres suivantes :

Cher Monsieur,

Voici quelques éclaircissements au sujet de la question posée par votre collaborateur Léo Franc dans l'*Echo*, sous le titre « La prophétie de Blois est-elle en faillite ? »

Peu après l'expulsion des Ursulines, j'ai reçu de M. le vicomte de Lambilly, dont les lecteurs de l'*Echo* ont fait la connaissance à propos de son article sur l'abbé Souffrand, une lettre où, au sujet de l'article 17 cité par Léo Franc, il m'écrivait ceci :

... « Pour répondre, je ne pouvais mieux faire que de recourir à l'abbé Richaudeau... ; je me suis donc borné à copier ce qu'il a écrit sur cet article 17 :

« J'avais cru le numéro 17 authentique, mais toutes les

« religieuses s'accordent à dire que jamais un mot de cela « n'est sorti de la bouche de la mère Providence. La « copie de Bourges n'en dit rien, ni celle de sœur Céleste « non plus. Toutefois ces mots : *On dira que vous êtes sor-* « *ties, mais ce ne sera pas vrai,* sont reconnus pour authentiques. »

Léo Franc ne doit pas connaître la brochure de l'abbé Richaudeau, puisque cette note de l'auteur lui a échappé. Je me hâte de dire que je ne la connais pas non plus. Mais, d'après M. de Lambilly qui la possède, il ne reste donc de l'article 17, comme authentique de façon certaine, que la partie que j'ai soulignée ci-dessus : elle est déjà bien assez embarrassante. A mon avis, l'explication s'en trouvera plus tard. Pour le moment, on dit bien que les Ursulines sont sorties. Mais, ajoute la prophétie, ce ne sera pas vrai. De quelle façon? Attendons.

Bien vôtre,

Baron de Novaye.

---

24 octobre 1907.

Monsieur le Directeur,

Un des correspondants de l'*Echo du Merveilleux*, M. Léo Franc, se demande si la célèbre prophétie de Blois, dont les journaux ont tant parlé au moment de la guerre de 1870, n'aurait pas fait faillite à ses promesses. Ce qui lui fait exprimer cette crainte, c'est l'expulsion récente des Ursulines de leur couvent, alors qu'il leur avait été prédit qu'elles ne le quitteraient pas. Comme il reconnaît que la première partie de cette prophétie, qui dévoilait à l'avance des faits concernant l'Empire, la Restauration, le règne de Louis-Philippe, s'était réalisée à la lettre contre toute prévision et toute vraisemblance, on sent qu'il verrait volontiers disparaître cette contradiction.

Sans prétendre donner de cette difficulté une solution pleinement satisfaisante, je veux, si vous le permettez, Monsieur le Directeur, en tenter l'essai.

Bien que la prophétie de Blois ne soit qu'une suite de confidences faites par une religieuse à l'une de ses compagnes et transmises aux autres de bouche en bouche, je l'accepte avec confiance.

Pendant la guerre de 1870, à la suite de nos revers, on avait un si grand désir d'obtenir quelques succès qu'on en cherchait l'annonce dans toutes les prophéties ; celle de Blois ayant paru offrir quelques lueurs d'espérance, la presse s'en empara et la mit en grande faveur. Il est possible qu'elle ait été applicable à quelques faits particuliers, mais je suis parfaitement convaincu que la plus grande et la plus importante partie de la prophétie reste à accomplir.

En effet, elle est en parfaite concordance avec plusieurs autres révélations, de sources très autorisées et qui concernent l'avenir. Comme elles, elle annonce la révolution sociale, des troubles effrayants, des massacres surtout à Paris et dans d'autres grandes villes, le triomphe momentané des anarchistes qui voudront tout détruire. Heureusement, le temps leur manque et arrive le grand combat où Dieu donne enfin la victoire aux bons et anéantit les méchants. Comme d'autres voyantes, elle ne peut s'empêcher de s'écrier : « O puissance de Dieu, tous les méchants sont anéantis ! » Elle voit ensuite le grand monarque monter sur le trône et rendre à la France, avec le calme et la paix à l'intérieur, une prospérité des plus florissantes. La religion y brillera de nouveau et remplacera l'impiété. Je ne crois pas qu'il soit besoin d'insister davantage pour faire admettre que tous ces événements sont encore dans l'avenir.

M. Léo Franc pourra me répondre : je l'admets ; mais je ne vois pas bien comment les Ursulines pourront s'y intéresser de l'intérieur de leur couvent, puisqu'elles en sont expulsées et qu'il est invraisemblable qu'elles y puissent rentrer tant que nous subirons le régime actuel ; pour cela, il faudrait un changement de gouvernement et rien ne le fait apercevoir à l'horizon.

C'est vrai ; mais Dieu est le maître de la destinée des Etats et quand il jugera venu le moment d'agir, qui pourra lui résister ?

Puisque nous nous occupons de prophétie, il doit nous être permis de nous servir d'arguments fournis par les prophéties. Dans la grande crise sociale dont nous venons de parler, non seulement les riches, mais les prêtres fourniront les premières victimes des massacres. A Paris, l'archevêque montera sur l'échafaud, suivi de ses prêtres et des religieux, des jésuites surtout. Or, si l'on guillotine les religieux, c'est qu'ils auront pu rentrer en France, c'est que le gouvernement aura été changé. Pour ceux qui ont sérieusement étudié les prophéties, ce n'est pas une vraisemblance, c'est une conviction, c'est presque une certitude. M. le baron de Novaye, dans son intéressant recueil: *Demain?* en plusieurs endroits, parle d'un précurseur du grand monarque ; je me contente de l'indiquer comme un prédécesseur, afin de ne pas préjuger.

Je ne crois pas que tous les religieux s'empresseront de rentrer France, surtout les ordres qui ont créé à l'étranger de grands établissements, ils attendront probablement le retour et l'installation définitive du roi ; mais il en rentrera un certain nombre et ceux qui ne s'étaient que dispersés pourront se réunir de nouveau en communauté. Ce pourra être le cas des Ursulines de Blois ; si elles ne réintègrent pas leur couvent, une maison particulière leur suffira pour s'y installer, y attendre la grande crise et voir se réaliser la prédiction qui leur a été faite.

Telle est la solution qui s'est présentée à mon esprit ; je ne sais pas si elle satisfera M. Léo Franc. D'autres, peut-être, trouveront une explication plus acceptable ; je le désire vivement, car plus les prophéties deviennent claires, plus on est disposé à y croire.

Puisque l'*Echo* a rappelé l'attention sur la prophétie de Blois, je l'ai relue avec soin et je vous demanderai la permission, Monsieur le directeur, de vous soumettre les quelques réflexions qu'elle m'a suggérées. Quel a pu en être le but ?

Elle commence au 20 août 1804 et se termine à la grande restauration, dont seulement quelques années nous séparent, selon des interprètes très autorisés : elle embrasse donc un espace de temps relativement assez court. Elle semble vouloir avertir la France, qui vient de renverser la royauté légitime, qu'elle ne trouvera le calme et la prospérité, qu'en retournant à cette royauté légitime ; qu'en suivant les maximes révolutionnaires, elle fera fausse route et ne rencontrera que des révolutions sociales, des changements de gouvernements, des divisions, des troubles à l'intérieur. Ce sont là surtout les faits qu'elle met en évidence. Elle insiste particulièrement sur la dernière crise sociale, conséquence des doctrines athées, de la politique impie qu'elle a acceptées, sur ce véritable cataclysme où les anarchistes se livreront aux pillages, aux massacres et voudraient tout détruire si Dieu, venant enfin au secours de la France, ne

les anéantissait dans le grand combat et ne ramenait la monarchie et avec elle la paix et le bonheur.

Mais là ne se borne pas le rôle de la prophétie, elle désigne aussi le roi tant annoncé, celui qui sera le grand monarque.

En 1870, on espérait généralement voir le comte de Chambord monter sur le trône de France, mais il est mort sans avoir régné.

Aujourd'hui, le duc d'Orléans est le prétendant reconnu, accepté par les orléanistes et par la plupart des légitimistes; c'est lui qui, selon eux, dans la prochaine guerre civile triomphera des révolutionnaires et relèvera le trône.

Hélas! c'est une illusion! La prophétie de Blois, qui n'est pas accomplie, dit très clairement : « Ce n'est pas « celui qu'on croit qui règnera, ce sera le sauveur accordé « à la France et sur lequel elle *ne comptait pas*. — Le « prince ne sera *pas là ;* on ira le chercher. »

Or, d'après bon nombre de révélations estimées, le duc d'Orléans sera là; il sera même à la tête de son parti en armes.

La prophétie, en outre, dit : *Le Prince*, c'est-à-dire celui à qui appartient le trône, l'héritier naturel, l'héritier direct, non collatéral; comme si elle disait : il n'y a pas à discuter à propos de l'héritier. Ce ne sera donc pas le duc d'Orléans qui sera le grand roi.

La belle révélation faite par Notre-Seigneur à Marie Lataste, sur la France, vient à l'appui de ces considérations. En voici un court passage : « Quelquefois un vieil « arbre est coupé dans une forêt, il n'en reste que le « tronc, mais un rejeton pousse au printemps et les années « le développent et le font grandir, il devient lui-même un « arbre magnifique, l'honneur de la forêt! » Cette allégorie est assez transparente pour qu'il soit possible de voir que le rejeton, l'héritier du trône de France est issu directement du tronc et non d'une branche collatérale!

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

Dr L. C.

17 octobre 1907.

De la persistance de l'individualité
chez les personnalités psychiques (1)

Nos lecteurs ont certainement gardé le souvenir du très remarquable travail qui, sous ce titre : Preuves de l'identité de personnalités psychiques, *a été, il y a quelques mois, présenté à la Société Psychique de Nancy par un de ses membres. Nous avons reproduit cette étude* in extenso, *et nous l'avons longuement discutée et commentée.*

Le même expérimentateur vient de faire une seconde conférence sur un sujet analogue. Nous sommes persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de leur en mettre le texte sous les yeux. C'est un véritable document. Nous le publions intégralement.

Dans un de nos prochains numéros nous dirons dans quelle mesure nous admettons les conclusions de l'auteur. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de faire remarquer qu'il se montre, dans ce nouveau travail, infiniment moins affirmatif que dans le précédent, en ce qui concerne la possibilité de faire la preuve de l'identité des « esprits ».

Il y a quelque temps, j'ai eu l'honneur de lire devant vous un rapport relatif à diverses communications psychiques, signées de personnalités inconnues du groupe qui les a reçues, et dont il a été possible de retrouver les traces, au moyen des indications fournies dans ces communications mêmes.

Ce rapport était intitulé : *Preuves de l'identité de personnalités psychiques*. Il va sans dire que le mot « Preuves » n'est pas pris ici dans son sens absolu ; il ne saurait être question en ces matières, de preuves mathématiques, mais de contrôles ayant donné des résultats sérieux. J'entends, par exemple, la découverte de documents pouvant déterminer la conviction que les personnalités qui se sont révélées ont existé, et que certaines particularités énoncées dans les communications — telles que noms, dates, lieu de naissance, etc., — se sont trouvées exactes.

Ces personnalités peuvent se diviser, au point de vue du contrôle, en trois catégories :

1° Celles qui ont joué un rôle plus ou moins marquant, et dont les expérimentateurs ont pu lire quelque part l'histoire ou la biographie ; 2° Celles dont le nom a pu figurer à un titre quelconque dans les journaux; 3° Enfin, celles dont l'existence a été absolument obscure. On peut dire que ce sont précisément les communications les plus banales qui sont les plus intéressantes, car s'il est admissible que l'on conserve à son insu, en un coin de sa mémoire, le souvenir d'un fait saillant, il est difficile de penser que l'on ait pu emmagasiner ainsi des détails insignifiants, sans savoir d'où ils viennent, et qui se trouvent être, après vérification, rigoureusement vrais.

Le rapport dont je vous ai donné lecture contenait des faits appartenant à ces trois catégories. Sur onze communications que j'ai citées, sept environ, selon M. Camille Flammarion, peuvent être classées dans la troisième. Si elles ne constituent pas des *preuves* proprement dites, elles fournissent un argument sérieux en faveur de l'identité. Elles montrent, en outre, que les autres communications obtenues dans les mêmes conditions, et portant sur des faits qu'à la rigueur on aurait pu connaître — mais qu'en réalité le groupe ne connaissait pas — ne doivent pas non plus être négligées.

Telle est la façon dont on peut comprendre les *preuves d'identité* qu'il est possible d'obtenir en matière de recherches psychiques.

Mais à côté de ces preuves, il est des indices dont il faut aussi tenir compte et qui peuvent contribuer

(1) Rapport présenté à la Société d'études psychiques de Nancy, dans une séance du 17 mai 1907, par M. X..., membre de la Société.

à former l'opinion des personnes sans parti pris : je veux parler de la persistance du caractère chez les êtres invisibles qui se sont révélés dans le groupe où j'ai expérimenté ; de l'écriture, toujours la même avec le même esprit, toujours différente quand cet esprit fait place à un autre ; des mouvements de la table, tellement caractéristiques qu'il est impossible de se tromper sur la personnalité qui se présente quand elle s'est déjà manifestée antérieurement. A plusieurs mois d'intervalle, on peut la reconnaître à son battement, comme on reconnaît une personne vivante à sa voix. Dès qu'on voit apparaître une écriture sous le crayon du médium, ou dès que la table frappe, on peut dire à coup sûr : c'est l'écriture d'*un tel*, ou c'est le battement d'*un tel*.

Dans mon rapport, je me suis borné à reproduire le résumé des communications et à lire les attestations établissant l'exactitude des noms, des dates et des faits qui nous avaient été révélés; dans cette causerie, je ne m'arrêterai pas à ces simples limites, et je vous lirai un certain nombre de communications tendant à prouver que leurs auteurs *quels qu'ils soient*, ont bien une personnalité distincte de celle du médium, un *caractère*, *une mentalité* propre, souvent très compliquée, mais que l'on retrouve dans chaque communication nouvelle exprimée comme provenant d'un même être invisible.

Je citerai aussi un certain nombre de phénomènes matériels ayant accompagné plusieurs communications. Je sais que ces phénomènes peuvent être expliqués autrement que les phénomènes intellectuels; mais quand ils se produisent en même temps que ceux-ci, on ne peut nier qu'ils apportent un indice de plus, en ce sens qu'ils détruisent plusieurs des théories de ceux qui nient l'authenticité des communications.

Si, par exemple, on admet qu'une révélation inattendue est le résultat du réveil soudain d'un souvenir inconscient, resté endormi, il est impossible de croire que ce souvenir puisse déplacer des objets, soulever des tables, etc.

Mais je laisse pour un instant cet ordre d'idées, et je commence par donner lecture d'une communication formulée par un esprit qui est revenu plusieurs fois à nos séances, esprit très élevé, dont le caractère ne s'est pas démenti une seule fois.

AUGUSTIN CAUCHY

Six personnes étaient à la table. La séance avait été à peu près nulle pendant trois quarts d'heure environ. Des entités vulgaires, au langage souvent trivial ou sans suite, s'étaient seules présentées. Tout à coup, le battement changea, les coups devinrent plus nets, plus mesurés, et l'entretien suivant s'engagea, au moyen de l'alphabet :

D. — Qui êtes-vous ?
R. — Augustin.
D. — C'est là un prénom. Pouvez-vous dire votre nom ?
R. — Cauchy.
D. — Vous nous pardonnerez de vous adresser des questions précises. Nous tenons à savoir quels sont les esprits qui répondent à notre appel.
R. — C'est juste.
D. — Pourriez-vous compléter votre nom par quelque indication pouvant nous permettre de constater votre identité ?
R. — *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem.*
D. — C'est une maxime ?
R. — C'est l'épitaphe gravée sur ma tombe.
D. — Voudriez-vous nous la traduire ?
R. — « Heureux celui qui comprend le pauvre et s'apitoie sur l'infortune » (1).
D. — C'est l'épitaphe d'un homme de bien. Mais votre tombe, où est-elle ?
R. — Au cimetière de Sceaux, sur la route ombragée de marronniers qui conduit au coteau de Plessy-Piquet.
D. — Vous êtes mort il y a longtemps ?
R. — Il y a cinquante ans.
D. — Pouvez-vous nous indiquer la date exacte de votre décès ?
R. — Oui, le 17 mai 1857.
D. — Quelle était votre profession?
R. — Durant ma carrière, j'ai traversé bien des péripéties.
D. — Vous aviez cependant une occupation favorite ?
R. — La science.
D. — Vous étiez peut-être professeur ?
R. — Je l'ai été.
D. — Où ?
R. — A la Sorbonne.
D. — Avez-vous laissé des ouvrages ?
R. — Oui.
D. — Je vous serais reconnaissant d'en citer le titre.
R. — *Mémoires*.
D. — Vous avez dû avoir de nombreux élèves ?
R. — Oui.
D. — Quelques-uns ont dû arriver à des situations en vue. Pouvez-vous nous dire leur nom ?
R. — Je ne le puis.
D. — Pourquoi ?
R. — Ce serait transgresser nos lois.
D. — Quelles lois ?
R. — Les lois régissant les esprits.
D. — Alors, dites-nous quelles sont ces lois, qui les a édictées ?
R. — Notre divin Maître.
D. — Vous êtes un esprit religieux ?
R. — Je n'ai jamais rougi de vivre en chrétien.
D. — Je ne crois pas que l'Evangile contienne la loi que vous dites. Il y a donc des lois spéciales pour les esprits?
R. — Oui.
D. — Vous affirmez avoir vécu en chrétien. Comment l'entendez-vous ?
R. — Je me suis toujours efforcé de suivre fidèlement les préceptes divins. La science n'exclut pas la foi. Voyez Newton, Pascal, Descartes : ces vaillants défenseurs de la foi de nos pères ont-ils négligé la science ?
D. — Qu'entendez-vous par la foi ? Est-ce la foi en la

(1) A noter que le médium ne connaît pas le latin.

vie future, en la justice éternelle, ou l'ensemble du dogme ?

R. — La foi telle que nous l'enseigne l'Evangile, ce livre sublime.

D. — Ne trouvez-vous pas que l'Evangile contient surtout des préceptes moraux, plutôt que l'obligation de croire à des dogmes qui ont été rétrécis depuis ?

R. — Ce sont ces préceptes qui forment la base de notre religion.

D. — Sur cette base n'a-t-on pas construit beaucoup de choses inutiles et bien compliquées ?

R. — Pourquoi cette observation ?

D. — Parce que le détail des pratiques étroites ou puériles peut faire perdre de vue les bases fondamentales.

R. — Une conscience éclairée voit plus loin que les pratiques.

D. — Je vois que vous êtes un croyant. Comment conciliez-vous votre situation actuelle avec vos croyances ?

R. — Expliquez-vous.

D. — Etes-vous dans une des trois situations que l'Eglise admet après la mort — au ciel — au purgatoire — ou en enfer ?

R. — Mais je suis au ciel.

D. — Voulez-vous dire que vous êtes dans l'état d'âme qui correspond au ciel, ou bien que vous êtes dans le ciel ?

R. — Dans le ciel.

D. — Alors, vous avez vu Dieu ?

R. — Oui.

D. — Pouvez-vous le décrire ?

R. — Cette description est impossible. J'ai été ébloui de l'éclat de la Toute-Puissance du Créateur.

D. — Ce spectacle éblouissant, que vous ne pouvez définir, qui vous dit qu'il renfermait Dieu ?

R. — J'ai vu, vous dis-je. J'ai vu le Christ éclairant le Ciel des splendeurs de sa gloire, le Verbe divin en son humanité.

D. — Vous avez pu voir un personnage fluidique dans une atmosphère lumineuse, mais comment avez-vous reconnu le Christ ?

R. — Comment le méconnaîtrais-je ? C'est mon Sauveur, lui qui s'est abaissé jusqu'à nous.

D. — Si vous êtes au ciel, comment êtes-vous en même temps sur la terre ? Comment êtes-vous ici ?

R. — Pour répandre ses enseignements, Dieu nous autorise à collaborer avec les hommes.

On voit que la personnalité qui s'est dénommée Augustin Cauchy est nettement caractérisée. C'est celle d'un croyant très orthodoxe, qui ne sacrifie rien de ses principes religieux, et qui s'attache à les concilier avec les enseignements de la science et des faits dont il assure avoir été le témoin dans l'au-delà.

J'ai fait des recherches sur ce savant ; il ne m'a pas été difficile de retrouver ses traces, et ce que j'en ai lu ultérieurement concorde avec ce qui précède. Cauchy était un légitimiste ardent, qui refusa le serment au gouvernement de Juillet et au second Empire, et qui dut, à deux reprises, quitter sa chaire de la Sorbonne pour aller professer à l'étranger. Il était possible, certainement, à l'une ou l'autre des personnes présentes, d'avoir appris quelques détails biographiques à son sujet. Mais ce qu'il est difficile d'expliquer, aucune d'elles n'ayant jamais habité Paris ni visité le cimetière de Sceaux, c'est la communication relative à l'épitaphe. Or, cette communication était exacte. J'ai, en effet, écrit au conservateur du cimetière de Sceaux, et voici les renseignements qu'il a bien voulu me transmettre :

Sceaux, le 9 novembre 1906.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 3 courant, j'ai l'honneur de vous faire savoir que j'ai fait rechercher, dans le cimetière, la sépulture Cauchy, que j'ai heureusement pu trouver, et que j'y ai relevé l'épitaphe suivante, gravée sur la pierre tombale, et dont je vous transmets l'exactitude :

AUGUSTIN-LOUIS
BARON CAUCHY
DÉCÉDÉ A SCEAUX LE 23 MAI 1857
Beatus qui intelligit
Super egenum et pauperem

Cette sépulture abandonnée est dans un état déplorable, envahie par les herbes ; il m'a fallu la nettoyer pour permettre de vous adresser le renseignement sollicité par vous, etc...

Signé : VINCENT, conservateur au cimetière de Sceaux, 174, rue Houdan, Sceaux (Seine).

Ce brave conservateur ajoute que le nettoyage nécessaire pour déchiffrer l'inscription lui a pris environ une heure. Elle devait donc être depuis longtemps illisible pour les visiteurs, et l'on se demande comment le texte latin et sa traduction auraient pu parvenir, inconsciemment ou non, à la connaissance d'un membre quelconque de notre groupe.

***

Quand on dit que les communications spirites sont vagues et contradictoires, on confond.

Beaucoup d'expérimentateurs n'attachent aucune importance à la personnalité des esprits. Ils s'imaginent que ces derniers ont tous la même compréhension des choses. Quand l'un exprime des idées différentes de celles qu'un autre a exprimées, on en conclut que les communications données comme provenant de l'au-delà sont incohérentes et sans suite.

Elles ne le sont pas plus que celles que pourraient nous faire des habitants de notre globe, pris au hasard et interrogés successivement.

Pour bien faire ressortir le contraste, je vais en citer une seconde, qui n'est pas moins nette, et qui dénote une mentalité opposée à celle de l'entité précédente.

Les deux communications ont eu lieu par la typtologie, le médium étant le même. Mais dans la première, les coups étaient égaux, mesurés, d'un mouvement ordinaire, tandis que, dans la seconde, ils étaient violents, saccadés, furibonds. Il semble exister dans la force qui se manifeste une sorte d'analogie avec la pensée qu'elle traduit. Je lis textuellement le dialogue échangé.

LE MINEUR RUHLMANN

D. — Comment vous nommez-vous ?
R. — Ruhlmann Francisque.
D. — Où êtes-vous né ?
R. — A Saint-Hilaire.
D. — Saint-Hilaire-au-Temple ?
R. — Non. Allier.
D. — Ou êtes-vous mort ?
R. — (*Violemment*) Courrières.
D. — Dans la catastrophe.
R. — Oui.
D. — Vous étiez donc mineur ?
R. — Oui, les aristos ne se cassent rien.
D. — Votre corps a-t-il été retrouvé ?
R. — Oui.
D. — Où avez-vous été enterré ?
R. — Saint-Hilaire. Le corbeau n'a pas eu ma peau.
D. — Vous devez vous tromper. Les obsèques des victimes ont eu lieu à Courrières, et la cérémonie a eu lieu à l'église.
R. — J'ai été enterré civilement.
D. — Où ?
R. — A Saint-Hilaire. A bas la calotte !
D. — Quelqu'un a dû prendre la parole sur votre tombe?
R. — Il y a eu de chics discours.
D. — Pourriez-vous me dire les noms des orateurs qui les ont prononcés ?
R. — Le citoyen Delacour, le citoyen Panaud, le camarade Martin, le camarade Gilbert.
D. — Avez-vous souffert longtemps, après la catastrophe ?
R. — J'ai été tué net.
D. — Qu'avez vous dit en vous retrouvant encore vivant, malgré la mort ?
R. — J'ai dit : Il y avait donc quelque chose dans la carcasse !
D. — En avez-vous été satisfait ?
R. — J'ai dit : Nom de Dieu ! Je vas avoir des rentes.
D. — Ainsi, vous-êtes heureux ?
R. — (*Faiblement*). Je suis plus bon à rien.
D. — Vous aimerez mieux être encore dans la mine ?
R. — Non. Debout les damnés de la terre !
D. — C'est l'*Internationale*, cela ?
R. — Oui.
(La table reproduit, par coups violemment rythmés, l'air de l'*Internationale*).

Cet esprit est revenu souvent, lui aussi. Et toujours il a frappé de la même façon, tenu le même langage violent.

A-t-il existé ? Il nous avait paru peu vraisemblable qu'un mineur, mort dans la catastrophe de Courrières, eût été enterré dans une localité du département de l'Allier.

L'un des assistants, M. V..., percepteur à E... (Puy-de-Dôme), a été chargé d'écrire à la mairie de Saint-Hilaire. Il nous a transmis cette réponse :

Le nommé Ruhlmann Francisque, décédé à Courrières lors de la catastrophe, a été enterré : 1° A Courrières, religieusement, et, un mois après, ses cendres ont été ramenées à Saint-Hilaire où il a été enterré civilement. A la cérémonie, il a été prononcé trois discours : 1° par M. Panaud, conseiller général et maire de Buxières-les-Mines ; 2° par M. Delacour, maire de Saint-Hilaire ; 3° par M. Martin, délégué mineur.

Les discours n'ont été publiés dans aucun journal du département. Les auteurs des discours ne les ont pas envoyés.

A une observation de M. V..., le maire répond :

Vous n'avez pas pu lire dans le *Radical* (de l'Allier) les funérailles du sieur Ruhlmann, attendu qu'il n'en a jamais parlé.

Le *Combat*, journal socialiste, a donné un compte rendu très succinct de ces funérailles et n'a pas publié les discours prononcés.

UNE PRÊTRESSE DE SIVA

Voici encore une communication très caractéristique, d'un esprit bien différent de Ruhlmann et d'Augustin Cauchy. Celle-ci n'a pas été contrôlée et ne pouvait pas l'être, mais la personnalité de cet esprit ne s'est pas non plus démentie.

Il s'est donné comme étant une prêtresse de Brahma, mais d'autres nous ont affirmé que *Malika* — c'est son nom — avait été vouée au culte de Siva, le dieu sanguinaire et cruel, qui se repaît de tourments et de supplices. Et de fait, Malika, ayant été ainsi démasquée, n'a plus parlé que de haine, de vengeances ; se voyant refuser l'accès de nos séances, elle est venue souvent les interrompre d'autorité, proférant contre nous les menaces les plus terribles, ainsi que contre les familles des esprits qui nous avaient renseignés.

Il lui est arrivé aussi d'user de ruse et de chercher à nous éblouir par des communications formulées en un langage choisi, empreint d'une poésie étrange et sauvage. Voici l'une de ces communications, donnée en entier par la table, durant une séance de deux heures. A travers la magie des images, on distingue vite les griffes, qui, j'imagine, devaient orner les doigts ambrés de Malika :

Connais-tu le soleil couchant sur nos jungles? Aucun spectacle de l'Occident ne peut lui être comparé. A cette heure sublime, l'astre du jour, avant de disparaître, embrase les sauvages prairies de ses derniers rayons ; déjà il plonge dans l'eau brûlante du fleuve, qu'il teinte de feux dorés et sanglants. La nature se recueille ; des nuées d'insectes aux mille couleurs voltigent d'herbe en herbe, de fleur en fleur, tantôt frôlant l'eau de leurs ailes diaprées et soyeuses, tandis que les fleurs lassées referment lourdement leurs corolles.

C'est l'instant solennel où l'astre du jour et celui de la nuit se disputent la terre. Lentement le crépuscule déroule ses voiles ; pas un souffle, mais, en guise de brise, flottent les senteurs capiteuses de la nature enamourée. Une à une les étoiles s'allument au firmament ; les oiseaux de nuit gémissent sourdement. Au loin, le cri lugubre d'une panthère ; çà et là, un reptile froisse les herbes en sifflant. Puis un chant suave fait tressaillir la nature endormie : ce sont les jeunes Indiennes qui cheminent doucement vers la cité, dont on aperçoit de loin les dômes irisés.

Leur corps de sirène est enveloppé d'étoffes chatoyantes, des verroteries scintillent dans leurs longs cheveux noirs. Favorisés par a nuit naissante, leurs yeux s'allument comme les étoiles, avec lesquelles ils rivalisent. Vibrants,

leurs chants s'élèvent dans l'espace et se mêlent au parfum voluptueux du soir. Malheur à celui que ces attraits séduiraient ! Mieux vaudrait pour lui que la panthère le dévore, que le boa l'enserre dans ses anneaux, que les sinistres oiseaux de nuit lui rongent le cœur.

Cependant tout est calme dans l'air embaumé ; les chants s'éteignent, l'astre des nuits est vainqueur ; mais là-bas, à l'horizon, les rayons mourants étreignent les sommets d'un suprême baiser.

J'ignore si ce morceau, dont il est impossible de nier la poésie farouche, existe quelque part, s'il a été imprimé. Il serait intéressant de le rechercher.

Nous avons demandé à Malika où elle l'avait appris : elle a répondu fièrement qu'elle ne l'avait appris nulle part, que c'était là son langage habituel.

— Comment, avec cette façon de parler, pouvez-vous avoir des sentiments aussi cruels? lui a demandé l'un de nous.

Malika se contenta de dire :

— Le serpent rampe sous les fleurs.

Puis elle nous somma encore une fois de lui nommer l'esprit qui nous avait révélé sa personnalité. Sur notre refus, elle partit en nous laissant cette menace :

— Adieu. Nous nous retrouverons.

Les menaces de Malika sont devenues de plus en plus violentes, elle avait réussi à terrifier le cercle. Son fluide, très puissant, et son expérience d'initiée des temples hindous lui permettaient d'écarter la plupart des autres esprits.

Un jour, nos guides nous informèrent qu'ayant pris des forces par ces communications, elle devenait vraiment dangereuse. Son but, disaient-ils, était de faire des apports de plantes vénéneuses, de fleurs de l'Inde dématérialisées, dont elle aurait mélangé le parfum à nos fluides, ce qui aurait pu causer tout au moins de graves malaises.

En conséquence, ils nous avertirent qu'ils tenteraient un effort pour l'éloigner. Il s'agissait de séances dans l'obscurité, dans lesquelles, par des moyens purement spirites, ils espéraient réunir des forces supérieures aux siennes et arriver ainsi, grâce à des procédés que ces forces leur permettraient d'employer, d'écarter à jamais l'esprit de Malika.

Plusieurs séances furent nécessaires. Elles ont donné lieu à des incidents tellement curieux que nous en avons dressé le procès-verbal, signé de tous les assistants. Je vais en donner lecture.

SÉANCE DU 8 JANVIER 1907

La séance a lieu dans un petit salon faisant partie de l'appartement de M. et Mme Beaulaton. La pièce est éclairée à l'électricité. Les personnes sont au nombre de onze : M. et Mme Beaulaton, M. le docteur Ruel et Mme Ruel ; Mme Fouquet; Mlle Petitet, Mlle Brossius, Mlle V..., médium ; Mlle Méaux, M. X...

Le guéridon qui sert à l'expérience est à peu près neuf et du poids de 6 kilogr. 500 gr. ; il est d'une très grande solidité.

Sur l'indication obtenue par l'écriture médianimique, on éteint la lumière, et toutes les personnes présentes se placent autour de la table, debout, les mains placées sur celle-ci.

Au bout de quelques instants, la table est secouée de mouvements très accentués et ne tarde pas à quitter le sol. Elle s'élève à quinze ou vingt reprises, au point de dépasser plusieurs fois la tête des assistants.

Puis elle se transporte rapidement d'un bout à l'autre de la pièce, revient, en fait le tour, recommence un grand nombre de fois, entraînant les personnes présentes, qui s'efforcent de continuer à l'effleurer, mais ont peine à la suivre.

Plusieurs fois, la table se couche entièrement sur le parquet, puis se relève. A un moment donné, elle se trouve absolument renversée, la surface sur le sol et les pieds en l'air. Les assistants ne pouvant plus même essayer de mettre les mains en contact avec le dessus du guéridon, on demande ce qu'il faut faire.

La table se soulève, et l'on obtient par coups les mots suivants :

— Lâchez la table.

On demande ensuite comment il faut se placer. La réponse est celle-ci.

— Restez debout alentour et formez la chaîne.

Les dix assistants se donnent la main, formant un cercle ininterrompu autour de la table. Aucun d'eux ne pourrait quitter le cercle ou retirer sa main sans que son voisin s'en aperçût. Cependant, la table, isolée au centre, continue ses mouvements et ses lévitations, répondant aux questions par des coups, s'élevant et retombant sur le sol avec bruit, à la façon d'un marteau-pilon, et sans le moindre contact.

Au bout d'un instant, le silence s'étant fait, M. le docteur Ruel annonce qu'il avance la main pour constater la position de la table. Elle est couchée sur le flanc. Quelques secondes après, un craquement se fait entendre; M. le docteur Ruel avance de nouveau la main et s'aperçoit que la table s'est relevée seule.

On replace les mains sur le guéridon relevé, et il recommence une course désordonnée, bondissant et s'abaissant tour à tour, mais cette fois avec contact.

Tout à coup, plusieurs des assistants annoncent qu'ils ressentent un violent courant d'air froid. La table cesse de bondir et glisse seulement sur le parquet pendant quelques minutes, avec une rapidité plus modérée. Puis elle s'arrête, et un coup frappé annonce qu'il faut rallumer.

On presse le bouton électrique et les assistants se retrouvent autour de la table, en pleine lumière. Ils s'aperçoivent avec surprise qu'un verre contenant une certaine quantité de liquide est déposé sur le guéridon qu'ils entourent encore.

Vérification faite, ce verre avait été placé sur un autre meuble avant la séance, et le liquide qu'il contenait était un cordial destiné au médium. Personne n'aurait pu le transporter sur la table sans qu'il fût

renversé ; or, pas une goutte n'avait été répandue.

Pour savoir comment ce transport avait eu lieu, on eut recours à l'écriture, et on obtint la communication suivante :

« Profitant de la force développée, nous avons produit un déplacement d'objet. Ce liquide, allié au fluide, devient très salutaire ; c'est à l'intention de Mlle V... que nous avons tenté cette expérience. »

Les lévitations ont duré de 25 à 40 secondes chacune.

(*Suivent les signatures des onze assistants.*)

(*A suivre.*) X...

UNE QUESTION DE MOTS

Angers, le 19 octobre 1907.

Monsieur le Directeur,

Je partage votre manière de voir en ce qui concerne *médianimique*. Ce mot exprime très clairement ce qu'on veut lui faire dire. Je vote pour lui.

Cependant, permettez-moi de vous faire observer, par contre, que *médiummique*, un peu recommandé par vous et choisi par MM. Piobb et Langlois, est affreux. Le redoublement de l'*m*, venant après une syllabe commençant elle-même par un *m*, rend le mot un peu pâteux. Prononcez, l'un après l'autre, les deux mots *médiummique* et *médiumnique* et vous verrez que le second sonne beaucoup mieux que le premier.

Il est mal construit, je vous l'accorde, mais je proteste quand vous dites qu'il est moins euphonique. Et si, pour une raison quelconque, *médianimique*, à qui je donne toutes mes préférences, devait être écarté, je choisirais *médiumnique* de préférence à tout autre mot.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

PAUL LEROY.

LE CARACTÈRE PAR LE PRÉNOM (1)

Sous ce titre, M. Albert de Rochetal vient de publier un ouvrage des plus curieux, où est exposée et défendue cette thèse étrange que le prénom donné à la naissance imprime, pour la vie, à celui qui le porte, un ensemble de qualités et de défauts qu'il est par la suite très difficile de modifier.

Bien que cette théorie soit habilement présentée, elle nous semble un peu paradoxale et M. de Rochetal ne nous a pas convaincus. Cependant, nous devons reconnaître que certains des caractères définis par l'auteur, qui a établi un dictionnaire des prénoms et déterminé les qualités et les défauts que chacun d'eux implique, offrent quelques points de ressemblance avec le caractère de personnes connues de nous. Mais il peut n'y avoir là qu'une coïncidence, et les exceptions nombreuses sont loin, à notre avis, de confirmer la règle...

Les déductions de M. de Rochetal ne sont d'ailleurs pas absolues et il reconnaît que l'instruction et l'éducation reçues, la profession embrassée, modifient dans une certaine mesure le caractère primitif. Néanmoins ses conclusions nous paraissent un peu trop affirmatives, pour l'instant du moins. Nos lecteurs en jugeront en appliquant aux personnes de leur entourage les quelques exemples que nous extrayons du dictionnaire de M. de Rochetal.

(1) 3 fr. 50 aux bureaux de la *Revue graphologique*, 52, rue Notre-Dame-de-Lorette.

CLAIRE

Un des plus beaux noms.

Les Claire ont l'*intelligence ouverte, l'imagination mouvementée*, une *grande lucidité de jugement* ; elles sont curieuses, *idéalistes*, rêveuses. Elles *aiment à causer* ; elles ont de l'intuition ; elles sont perspicaces, et *moqueuses*.

D'un *caractère très indépendant*, vif et emporté, cela leur nuit beaucoup ; elles ne sont pas toujours appréciées comme elles le méritent.

Parfois inconséquentes.

Elles disent les choses comme elles viennent, *franches, spontanées*, mais en même temps *fines et insinuantes*.

Extrêmement sensibles, mobiles d'impressions, et *nerveuses, aimant le mouvement*, l'entrain, la *gaieté*, avec des accès de tristesse et des larmes faciles.

Elles sont *affectueuses, aimantes, délicates de sentiment ; serviables et dévouées.*

Orgueilleuses et présomptueuses ; aptes au commandement et à la direction ; actives et travailleuses : leur volonté subit des hauts et des bas, mais elles réussissent, car, malgré leur imagination, elles ont de la suite dans les idées.

Très *décidées, s'emballant facilement*, pas toujours assez prudentes ni méfiantes.

Elles ont la *dépense facile.*

En résumé, *femmes de cœur et femmes de tête*, fond sérieux.

Physique : *Blondes en général ;* yeux vifs et clairs ; figure large, *teint frais.*

Ecriture : *Ecriture arrondie, inclinée, rapide, mouvementée, fine,* barres de *t* rapides et inégales.

Analogie : Aurore se rapproche du nom de Claire. Les deux noms sont lumineux. Toutes les deux ont de l'esprit, le jugement droit et pénétrant, le goût des plaisirs intellectuels ; aucune n'est dissimulée ; les deux aiment le mouvement, mais les Aurore sont plus calmes.

SAINTE CLAIRE. Pieuse et ferme.

EUGÈNE

Un des noms les plus répandus de France et des plus difficiles à définir, car il est presque nom national. Il est donné surtout dans la bourgeoisie et le peuple, rarement dans la haute classe. Certes, si l'on se fiait toujours à l'étymologie, ce serait un nom excellent.

En général, les Eugène sont d'*intelligence très assimilatrice, portée vers le côté matériel et positif des choses*. Dans le domaine des arts ou de la littérature, ils sont *très féconds, mais rarement originaux;* ils cherchent souvent des effets pour compenser l'imagination et l'idéalisme qui leur manquent. Ils ont de l'acquit, du travail patient, ce sont alors des érudits et des praticiens.

Promenez-vous dans les quartiers commerçants ou industriels, vous verrez les Eugène nombreux sur les enseignes, et très peu de Pierre.

Ils aiment à être bien mis, ils veulent plaire au beau sexe. Ils sont de *tempérament sensuel*; ils ont *juste assez d'esprit et d'aplomb pour être passe-partout*, à la fois simples et vaniteux.

Sans grande valeur, ils arrivent à ce qu'ils veulent; ils *font ce qu'ils peuvent et ce qu'il faut pour réussir;* ils sont piocheurs, actifs, *surtout très pratiques; prudents, défiants*, et *rarement autoritaires*. Leur jugement est du *bon sens*.

L'Eugène est le *type* du petit *bourgeois, fait pour la vie d'intérieur et le positif*. Je dirais Eugène Prudhomme au lieu de Joseph Prudhomme, si le nom de Joseph n'était également bien trouvé pour la vie de famille, mais en moins heureux.

SAINT EUGÈNE. Prudence, érudition.

Noms connus : Grasset. Turpin. Carrière. Lintilhac. Guérin. Brieux. Mercier. Dr Doyen. Le prince Eugène. Delacroix. Suë. Scribe. Fromentin. Rouher.

GERMAINE

Les Germaine ont l'intelligence vive, les *idées arrêtées, parfois originales, nuageuses et distraites*, mais elles sont peu idéalistes, plutôt *positives*.

Elles sont *sensibles, affectueuses, constantes dans leurs affections ;* de *caractère susceptible*, mais sans rancune.

Une *certaine franchise et loyauté*.

Tenue fière, décidée ; elles sont *peu timides* et *indépendantes*.

Volonté faible mais *assez ferme; obstination* dans les idées, *caprices fréquents, et imprudences*.

Fonds sérieux si l'apparence est légère.

Ce nom se donne en ce moment à cause de sa finale, légère et gracieuse.

Physique : Ovale régulier, visage agréable.

HENRI

Nom intéressant à tous les points de vue, et des moins banaux, il a quelque chose de distingué. C'est un des cinq ou six noms nationaux; il n'a pas la banalité des Eugène, ni la mobilité des Emile, ni la fatuité des Georges, ni l'initiative des Jean, mais il a du cœur, de l'énergie, de la passion ; il ressemble un peu aux Louis, sans avoir leur bizarrerie et leur nervosité.

Les Henri sont intelligents ; leur imagination se tient dans la région du *positif* plutôt que dans l'art pur et la poésie. Leur *jugement est judicieux ;* mais souvent leur impressionnabilité les rend *partiaux* et sectaires. Il sont *taquins et moqueurs, quelque peu sceptiques*; *habituellement gais* tant qu'ils ne sont pas surmenés ou de mauvaise santé.

Ils sont de *tempérament sanguin, vifs, susceptibles, irascibles, avec accès de violence* qu'ils arrivent à comprimer le plus souvent. *Ardents et passionnés*, il *s'attachent* difficilement mais *fortement ;* ils ont du *cœur*, des *sentiments profonds;* ils sont *capables de se dévouer entièrement*, mais ils *sont rancuniers et jaloux.*

Serviables, sympathiques ; le *cœur généreux et sensible*, mais positifs et rarement dissipateurs. Assez peu joueurs ou chercheurs d'aventures.

Le *fond* est *sincère, loyal, souvent confiant*, avec l'apparence réservée, peu communicative. Ils ont des *convictions* et savent les défendre avec *courage;* ils ont le sentiment du devoir très prononcé, peuvent même devenir durs et implacables, car ce sont des passionnés.

Ils ont une *belle tenue*, souvent ce sont de beaux garçons ; ils ont de l'*amour-propre, de la fierté sans fatuité; naïfs et simples dans l'intimité.*

Leur *volonté* est *tenace, plus patiente qu'entreprenante*, car avant tout *ils réfléchissent* malgré leur impulsivité, et sont *positifs*. Ils ont de l'*obstination* plutôt que de l'autoritarisme. *Travailleurs, consciencieux*, ils s'inquiètent de tout, veulent être ordonnés et précis ; *portés à la méfiance et au pessimisme. Habituellement conciliants, parfois nets et tranchants* dans leur façon d'agir.

Les Henri sont des meilleurs caractères de l'onomatologie : il y a, certes, des exceptions, il y en a partout pour confirmer la règle ; bien qu'ils soient bons et pleins de cœur, il y en a de méchants, mais quelle est la cause de cette méchanceté ? Quoi qu'il en soit, les Henri sont affectueux, ardents, *honnêtes*, énergiques et travailleurs, et toujours prêts à exercer leur moquerie, parfois très mordante.

Ce nom est à recommander.

Ecriture : Arrondie mais *ferme*, appuyée, rapide, *inclinée*, avec *quelques angles et des pointes* nombreuses.

SAINT HENRI : Sagesse, progrès, piété.

Noms connus : Harpignies. Zuber. Gervex. Coulon. Brispot. Atalaya. Martin. Zo. Dr Hartmann. Dr Cazalis. Dr Barth. De Bornier. Bauer. Becque.

Houssaye. Rochefort. Brisson. D'Orléans. Monod. Detouche. Gerbault. Cain. Bataille. Marcel. Roujon. De la Vaulx. Le P. Didon. Lavedan. De Regnier. Willy. Becquerel. Murger. Lord Brougham. Abbé Grégoire. Litolff.

Historique : Henri IV. Comte de Chambord. Turenne. Duc d'Aumale. La Rochejaquelin. Général Bertrand.

JEANNE

Les Jeanne ont l'*intelligence rapide, l'imagination forte*, souvent rêveuse et nuageuse, mais en même temps n'oubliant pas les choses positives de la vie. Elles sont pétulantes, spirituelles, curieuses, croyantes et crédules. Elles ont des aptitudes variées; elles sont souvent intuitives, et *leur imagination, comme leur tempérament, sont influençables.*

Nature très douce, un peu molle; elles sont *sensibles, aimantes, plus sentimentales que sensuelles; compatissantes, bonnes et dévouées.*

Elles aiment les attentions, les caresses, les bonnes petites choses, les friandises.

Elles sont coquettes, mais jamais prétentieuses; si elles ont les goûts de vie large et des airs d'indépendance, ce n'est qu'en apparence, car *elles préfèrent la vie d'intérieur*, moins faites pour le monde que pour l'intimité.

Elles ont de l' *entrain, de la gaieté*, besoin de mouvement, mais toujours *enclines à une mélancolie latente* qui se traduit souvent par des larmes et des tristesses subites; elles sont *nerveuses, très impressionnables*, parfois susceptibles malgré leurs *manières aimables et gracieuses.*

Elles sont *sincères en général*, mais d'une franchise souple et féminine; *plutôt expansives* que renfermées, et *assez confiantes.*

Volonté plus vive que forte, peu de persévérance et de ténacité, c'est leur caprice et leur fond mobile qui les dirigent souvent. Elles *ont de l'obstination, de l'énergie par accès*, des découragements fréquents; un fond de mollesse et d'indolence avec du ressort qui les remonte. L'histoire est là pour nous prouver que les Jeanne sont capables de grandes choses dans un moment d'exaltation. Elles sont *assez débrouillardes, positives, et savent se tirer d'embarras.*

L'ensemble est sympathique, malgré les hauts et les bas. *Bonnes personnes, influençables, que l'on prend par le cœur* et qui préfèrent comme mari un homme fort à un être faible, car elles aiment la protection.

Je recommande ce nom de Jeanne, si bien français par ses qualités et ses défauts.

Physique : visage *ovale, rond et large, gracieux;* démarche souple. Cheveux de toute sorte, mais en majorité tirant sur le blond.

Ecriture : *vive, arrondie, grasse*, barres de inégales. Lorsque ces écritures de Jeanne sont bien naturelles, elles paraissent toutes sortir de la même main.

Historique : Jeanne d'Arc. Jeanne Hachette. Jeanne d'Albret. Jeanne de Montfort.

LÉON

Léon comme Léo veut dire lion par l'étymologie. Or, si la théorie de la prédestination des noms était toujours vraie, celui qui s'appelle Achille serait un foudre de guerre, celui qui s'appelle Gourdin serait marchand de cannes, et celui qui s'appelle Léon devrait être un lion ; or, il n'en est rien.

La *caractéristique des Léon est la douceur et la souplesse du caractère*, nullement la force et le courage du lion.

Ils ont l'*intelligence facile* et variée, une grande *lucidité d'esprit*, une *mémoire heureuse*, un libéralisme fait de *convictions peu profondes;* ils sont *causeurs agréables*, persuasifs ; moqueurs et ironiques sans méchanceté, assez croyants et confiants.

Nature douce, sensible, aimable et bienveillante; affectuosité cordiale et sensuelle.

Les Léon sont *vifs et gais*, très peu orgueilleux, *plutôt simples* et sans fatuité, bien qu'ayant conscience de leur mérite propre ; *bons garçons*, bons amis, conciliants, peu égoïstes et de dépense facile.

Ils ont de *l'activité, de l'initiative*, mais une *volonté plus vive que forte* et une *énergie faible*, qui les fait reculer devant les grandes responsabilités.

Ils ont des *qualités d'ordre* et d'administration, de la prudence malgré leurs accès d'emportement, de la souplesse, et savent se tirer d'embarras.

En résumé : *nom sympathique, doux et franc; chez eux le cœur domine.* Ils seraient supérieurs s'ils avaient plus de force de caractère.

Ecriture : *Très arrondie, grasse et rapide.*

Saint Léon. Eloquent, judicieux, pénétrant.

Noms connus : Léon Gambetta. Léon XIII. Léon Bourgeois. Xanrof. Hennique. Chapron. Riotor. Bloy. Gérôme. Barillot. Comerre. Lhermitte. Glaise. Durocher. Cladel. Dr Labbé. Général Cuny. Daudet. Gozlan. Bonnat.

SUZANNE

Caractère des mieux définis à deux ou trois points de vue.

Les Suzanne ont l'*intelligence facile et superficielle*; l'*imagination vive, expansive, irréfléchie;* toutes les Suzanne aiment à causer.

Natures douces et *molles, inconsistantes; sensibles, affectueuses et sensuelles.* Elles ne sont pas très pudiques et ont le *sens moral très indépendant.* Elles sont *coquettes et inconséquentes.* Que nous sommes loin de la légende de la chaste Suzanne de la Bible : n'était-elle pas une fausse naïve ?

Elles ont la *volonté* faible, *capricieuse;* de l'*obs-*

tination dans les idées; elles *manquent d'ordre et d'économie*, et cependant *elles savent se tirer d'affaire avec habileté, sens pratique et ruse*.

Nom que je ne recommande pas, bien qu'il soit joli.

Physique: *Figure ronde*, ovale du haut, petite bouche; *bien faites de corps. Blondes en général* ou blondes châtain.

Ecriture: *molle, arrondie. rapide*, finales en *pointes allongées*, et des *traits allongés*.

Noms connus: Suzanne Necker.

A. DE ROCHETAL.

L'Art du Devin

LA SCIENCE ET L'INTUITION

Lorsque la prophétie d'un devin s'est réalisée, lorsque le caractère du consultant a été minutieusement décrit par le graphologue ou le chiromancien, le chercheur, tout d'abord, étonné par l'étrangeté du fait, se doit à lui-même de rechercher comment et par quels moyens l'opérateur est arrivé au résultat. Dans notre précédent article, nous avions fait la distinction entre le devin scientifique et l'intuitif. A quelles enseignes reconnaître l'un de l'autre, et quelles sont, parmi les sciences divinatoires, celles qui relèvent de ces deux sources?

Toute application de science pure doit avoir des règles immuables, applicables en tous cas, et n'exiger, pour être retenues, que l'effort purement mental de la mémoire, ainsi qu'il en est pour toutes les branches du savoir humain.

Une science peut être incomplète, certaines hypothèses, imaginées pour l'explication des faits de son domaine, peuvent être un jour reconnues erronées: il suffit, pour qu'elle existe, qu'une loi régissant plusieurs phénomènes de même nature ait été constatée et admise comme évidente et démontrable. Ce qui justement forme le côté vulnérable des sciences divinatoires, c'est l'absence presque complète de lois générales.

On peut affirmer, en graphologie, que la barre des *t*, par sa volonté et sa force, exprime la puissance de volonté d'un individu; mais, qui dira par quels merveilleux engrenage cette expression graphique est en rapport direct et constant avec la faculté cérébrale Volonté? On objectera qu'il est une loi ou plutôt un système: celui des rapports analogiques, mis au jour par les occultistes modernes, et qui permet de saisir avec rapidité ces rapports, nuls en apparence.

Certes, il faut reconnaître les bienfaits de cette méthode, mais avouer aussi qu'elle s'écarte de tout but scientifique, en mettant au premier plan un facteur inconnu: l'intuition.

Sauf donc cette absence de lois générales, certaines sciences divinatoires ont-elles des règles, reposent-elles sur la constatation multiple des rapports entre les êtres, leurs facultés et, d'autre part, les signes examinés comme: l'écriture, la marche, les traits, la forme de la main, etc....?

Oui, sans conteste; et puisque nous ne voulons pas ici développer l'enseignement de tel ou tel art, nous renverrons le curieux aux méthodes sérieuses publiées sur les sciences divinatoires. Il y a dans ces procédés des obscurités et des lacunes, certes; mais à côté d'à peu près empiriques, le chercheur découvrira des règles certaines, qu'il pourra immédiatement appliquer.

En réalité, il existe peu d'ouvrages sérieux sur ces matières. Beaucoup d'auteurs, jaloux de la connaissance acquise, se sont fait un malin plaisir de produire, sans méthode; et mêlant le vrai et le faux, le patent et l'inobservé, déroutent les meilleures volontés. Néanmoins, il est quelques auteurs que l'on ne saurait lire sans en retirer le profit attendu, malgré l'indomptable petit grain d'orgueil qui souvent se mêle naïvement aux études de ces pionniers de l'inconnu.

L'astrologie, la chirognomonie, la phrénologie, la graphologie et aussi la chiromancie sont les seules sciences divinatoires dont nous connaissions quelques règles toujours applicables.

Il est à remarquer que, seules parmi ces sciences, l'astrologie et la chiromancie s'occupent plus spécialement de l'avenir, c'est-à-dire de la résultante *probable* des forces fatales, du tempérament et de l'influence du milieu; les autres ne sont que des moyens de découvrir et d'analyser le potentiel passionnel *présent* de chaque individu.

Il existe donc des règles permettant, à quiconque s'en sert, de porter un jugement sur le caractère, ou de déterminer un aperçu de l'avenir d'un homme.

Chaque devin peut se servir de ces règles suivant les cas; mais il ne pourra se prévaloir d'une science, pour ainsi dire exacte, qu'en pouvant démontrer nettement par quel signe tel événement prédit est annoncé: Une ligne de cœur hachée, coupée à son point de départ, est un indice de convulsions; la phalange onglée du pouce, plus longue que l'inférieure, indiquera toujours chez le sujet plus de volonté que de jugement.

Une chute, un coup, une maladie peuvent laisser dans la main une trace visible, ou y être annoncés; mais jamais, *scientifiquement*, le devin ne pourra démontrer comment il a pu voir dans la main le lieu de la naissance ou la couleur de cheveux de l'être aimé. Soucieux de paraître modernes, nombre de devins se prévaudront toujours d'un système particulier à eux, qui leur permet de voir ce que les autres ne sauraient découvrir: mettez-les au pied du mur, il vous parleront d'un ouvrage en projet, qu'ils publieront, Dieu sait quand; et c'est tout. Là, encore, nous rencontrons en souveraine: l'intuition. Autant la science est claire,

nette, exacte, autant l'intuition est obscure, confuse et vague. Et d'abord, qu'est-elle?

On ne peut la mieux concevoir qu'en la classant comme une des formes de l'inspiration, appliquée aux événements à venir, ou aux qualités abstraites de l'être. Cette faculté, qui est chez l'homme l'analogue (les darwinistes diraient le reste) de l'intinct animal, quoique peu observable, n'en est pas moins à considérer en psychologie. On en a placé le siège dans le cervelet ou la glande pinéale, on en a fait un signe d'hystérie, sans jamais en étudier rationnellement les manifestations.

L'intuition est, chez l'homme, — plus encore chez la femme, — le parallèle, dans son économie, du magnétisme terrestre. Elle a ses manifestations habituelles : la sympathie et l'antipathie ; ou bien, déréglée, elle arrive en vagues imprévues, sans motif, ou dans le moment le plus opportun.

On a souvent confondu l'intuition avec les phénomènes émanés du subconscient. L'intuition peut en provenir parfois ; mais presque toujours c'est naturellement qu'elle se présente à nous, comme jaillissant de notre cerveau sans avoir la brusquerie de manifestation de celui que Maeterlinck a nommé : le seul maître de la demeure humaine.

Il est certain que les êtres les plus nerveux seront toujours les plus impressionnables aux manifestations de l'intuition ; pour peu qu'ils arrivent à développer cette faculté par un entraînement progressif, ils parviendront à des résultats certains, quoique amenés par les procédés les plus singuliers. C'est le procédé employé par la foule des devins : cartomanciens, pyromanciens, ornithomanciens et combien d'autres, dont les sciences baroques n'en donnent pas moins souvent de bons résultats, parce que basés uniquement sur l'intuition.

Le marc de café, le plomb fondu, le blanc d'œuf, les cartes, la flamme, etc., n'ont pas en eux-mêmes de valeur prophétique, mais ils ont le mérite d'être des centres d'attention.

L'intuition se manifeste souvent naturellement. Mais lorsque le devin veut l'amener à lui, à certain moment, pour en tirer gloire ou profit, il lui est nécessaire de fixer sa pensée sur un objet quel qu'il soit, qui lui servira comme de tremplin pour amplifier son intuition. Un peu de créance de la part du devin dans l'excellence du procédé employé ne nuit pas, sans pourtant être, comme on pourrait le croire, indispensable. Les objets dont se servent les devins intuitifs ne sont que des miroirs destinés à produire l'état nerveux indispensable et reflétant les images perçues. Un exemple entre autres.

Malgré les assertions de Dupotier et de certains modernes, il n'existe aucun *miroir magique*, dans lequel le premier venu pourra *voir* quelque chose.

Tous sont faits pour ceux qui, ayant un peu de voyance, etc... Eh bien, prenez l'un de ces objets cabalistiquement ornés et présentez-le au devin le plus proche, en admettant *qu'il soit sincère*. Il verra, et pourra par ce moyen, aussi vulgaire que prétentieux, vaticiner avec succès. Il en est de même pour l'interprétation de *certains* songes ou de quelques présages. Les songes, les plus certainement amenés par une idée, une pensée de la veille, ou un état physiologique, peuvent être interprétés par le devin de telle manière que l'avenir prouve la justesse de la prophétie.

Le rêve cité n'est plus qu'un point d'appui, au même titre que le miroir dit magique, ou la main, — pour certaines sybylles ignorantes des règles de la chiromancie.

L'intuition, avons-nous dit, est une modalité de l'inspiration, cette faculté intermittente qui anime à certains moments le poète, l'artiste et le savant. S'il est des moyens d'amener l'inspiration, — tel, pour un poète, de s'isoler au fond des bois, pour le peintre de se pénétrer de l'œuvre des maîtres, — il faut avouer que, même pour le génie, la manifestation de cette faculté ne peut se produire à une heure quelconque et à volonté. Il en est de même pour les facultés intuitives ; autant il est difficile d'improviser un sonnet, autant il sera pénible, à certaines heures, de concentrer ses forces intuitives sur l'étude d'un sujet inconnu.

Nous savons que les crises hystériques se produisent presque toujours soit à la même heure, soit sous l'action d'une excitation déterminée et localisée ; pourtant beaucoup de phénomènes se manifestent sans règle ni méthode.

Le but à atteindre, en ce qui touche l'inspiration intuitive des devins, serait d'étudier plusieurs d'entre eux, en se mettant autant que possible en garde contre l'éternel instinct de fraude ; et, eu égard au tempérament de chacun, examiner à quelles heures, à quels jours, l'intuition se développe avec le plus de force et surtout le plus d'acuité.

Il ne faudrait pas oublier un système mixte de divination, fait d'intuition et de science.

La cartomancie peut s'inspirer de certaines règles, (et il en est d'excellentes) pour laisser le devin donner ensuite libre cours à son inspiration.

Souvent, certains chiromanciens complètent leur consultation par le tirage des tarots. Ce n'est qu'une fusion de deux méthodes.

Plusieurs étudiants, amateurs dirais-je, ont certes souvent pensé : Comment arriver à développer en moi les facultés divinatoires ?

La réponse est faite maintenant ; il ne s'agit que de choisir sa route.

La route scientifique est la plus droite et la plus captivante, pour l'esprit avide d'inconnu, mais qui examine froidement chaque proposition nouvelle.

Après un court entraînement, la méthode intuitive peut donner de curieux résultats. Cependant cette dépense, insignifiante pour un organisme sain, devient

extrêmement dangereuse chez un sujet nerveux affaibli.

Aussi, ne saurions-nous assez recommander la prudence, en ce qui concerne le développement des facultés inconnues. Jamais on ne brusque en vain la nature ; une terrible réaction suit toujours une dépense insolite de force nerveuse.

Que ceux qui ont quelque connaissance de ces choses soient prudents, car il est aussi dangereux que criminel, disons-le, de sacrifier, pour un résultat parfois bien incertain, une raison ou une vie humaine. Tâchons de savoir et d'expérimenter, mais ne risquons pas, pour une prédiction quelconque, une banale expérience de table, le cabanon ou le tombeau.

Il faut bien se pénétrer de cette idée que telle médiumnité, provoquant dans certains milieux l'admiration naïve, fut la cause initiale de la folie ou de la mort du malheureux dont on abusa par ignorance.

PIERRE BORDERIEUX.

PHÉNOMÈNES OCCULTES
DANS
LE MONDE DES ANIMAUX

(Suite et fin. Voir le n° du 15 octobre 1907)

* Voici ce qu'on raconte d'un chien âgé de six mois : On l'avait habitué à n'entrer dans la maison que par la porte de derrière. Un jour, il fut battu ; il se sauva et, à l'instant même, fut écrasé par une voiture. Un ou deux jours après, je m'approchai de la porte de la maison et je vis le chien monter l'escalier devant moi ; je le vis aussi nettement que durant sa vie. Il semblait savoir qu'il ne devait pas entrer dans la maison par cette porte, car soudain il revint en arrière, me regarda, et je le vis pénétrer dans le corridor, à une distance d'à peine 20 pieds, avant qu'il ne disparût. Je l'ai vu faire ce manège trois fois en deux mois.

* *Le chat-fantôme.* — Un soir, c'était en février 1906, raconte une dame, nous nous trouvions assis, mon fils et moi, occupés tranquillement à lire à la lumière du gaz. Notre petit chat gris était couché sur le sofa. Soudain, je vis sur mes genoux un grand chat rouge et blanc que nous possédions aux Indes et que nous aimions comme un enfant. Quand nous quittâmes les Indes, nous dûmes donner ce chat, qui ne tarda pas à subir le sort commun dans cette région, celui d'être dévoré par quelque bête féroce.

Rufie-Oofie faisait son ronron très audible, frottait sa tête contre moi et marquait tout son plaisir de nous revoir. Je ne dis rien, mais au bout de quelques minutes mon fils s'écria : « Maman, Rufie-Oofie est sur tes genoux », et, là-dessus, le chat sauta à bas et vint auprès de mon fils, puis revint vers moi et s'approcha du sofa où dormait notre chat Kim. Le chat-fantôme frappa de sa patte Kim, qui se réveilla et sursauta. Rufie-Oofie se mit à jouer avec Kim, et l'on vit ce dernier suivre d'un œil étincelant tous les mouvements du premier ; il avait vu manifestement qu'un autre chat était venu sur le sofa, mais ne témoignait pas la moindre crainte. Au bout de quelques minutes, le chat-fantôme vint vers moi, et Kim miaula de jalousie, et Rufie-Oofie lui répondit, mais avant le dénouement de la situation, le chat fantôme disparut.

* *Fantôme de cheval.* — Voici ce que raconte le Dr X., membre du club : Je suis presque tenté de croire à la survie des animaux. Dans ma jeunesse, j'exerçais la médecine dans un district forestier. Un de mes malades était un homme très aisé, possesseur de nombreuses terres et d'un haras. Un jour, je fus appelé auprès de ce M. L..., qui avait été victime d'un grave accident et était mourant. Je sellai mon cheval et partis sans retard. Lorsque j'arrivai dans le voisinage de l'habitation de L..., j'entendis un coup de feu et vis, à mon grand étonnement, l'homme que j'allais voir, passer au galop sur un cheval d'aspect très sauvage, qui avait une jambe de devant blanche et une étoile blanche sur le front. Lorsque j'arrivai à l'habitation, le domestique me dit : « Il est mort ; on a tué le cheval, vous avez sans doute entendu le coup de feu, et au même moment expira mon maître. » C'était son cheval favori. Il avait culbuté avec le cheval, sur une pente, et s'était blessé mortellement. Lorsqu'on amena le cheval à l'écurie, il était dans un tel état qu'il fallut le sacrifier.

Dans un livre intéressant (*The alleged haunting of B.—House*), on rapporte, entre autres, que, dans certaines maisons, on voyait beaucoup de fantômes, et, entre autres, un moine, une vieille femme et un vieux monsieur ; puis aussi des *fantômes de chiens*. Quant à ces derniers, on les entendait plus souvent qu'on ne les voyait ; pendant la nuit, en particulier, on les entendait sauter dans les escaliers et courir dans les corridors. A plusieurs reprises, on vit distinctement un chien noir. Parfois aussi, deux chiens apparaissaient en même temps, puis disparaissaient de nouveau d'une manière mystérieuse. Un petit chien, qui arriva dans la maison, témoignait de la plus grande terreur devant les chiens-fantômes, qu'il voyait évidemment, bien qu'ils ne fussent pas visibles à l'homme, mais fussent simplement entendus par lui. Il paraît que l'ancien propriétaire de cette maison hantée avait un grand nombre de chiens. Le fantôme du vieillard apparaissait souvent, comme il a été dit ; on entendait son pas glissant, et il semblait que ses chiens rôdaient autour de lui.

Dans le livre intitulé *Ghostly Visitors*, et pour lequel Stainton Moses a écrit une préface, nous lisons l'histoire suivante : « Un soir que je suivais le chemin étroit, entre des haies, qui conduit à ma maison, je vis un grand chien noir sauter par dessus la haie de droite. Il se campa directement devant moi, avec des yeux

brillants comme des escarboucles, et avec une expression si menaçante que je crus qu'il voulait me sauter à la gorge. Je levai ma canne dans l'intention de chasser ce sauvage animal. Mais l'animal resta là près de cinq minutes complètement immobile ; puis il sauta par dessus la haie à gauche et disparut. Le lendemain, je rencontrai un ami dans le même chemin et lui fis part de ma rencontre avec le chien : comme je n'avais jamais vu cette bête auparavant, je voulais savoir à qui elle appartenait. « Comment, me dit cet ami, vous qui demeurez ici depuis si longtemps, vous n'avez jamais entendu parler du chien de Spalding ? — Non. — C'est singulier, je pensais que tous, ici, en savaient quelque chose. — Pourquoi l'appelle-t-on le chien de Spalding ? — Parce que c'est Spalding qui fut le premier à le voir. Spalding était joueur. Il y a quelques années, il se trouva un matin, vers deux heures, en rentrant, dans le voisinage de ces haies, lorsqu'un grand chien noir sauta par dessus et le regarda avec de grands yeux étincelants. Il disparut ensuite aussi subitement qu'il était apparu. Cette rencontre effraya tellement Spalding, qu'à partir de ce moment il renonça aux cartes. Depuis lors, on a souvent revu l'animal et il est connu partout sous le nom de chien de Spalding. »

A propos d'une séance du 18 juin 1900 avec le médium bien connu Augusto Politi, le général Ballatore raconte ce qui suit : « Les pattes d'un chien », s'écrie le chevalier Bennati. Tous écoutent et perçoivent nettement le frottement des pattes d'un chien. C'est Blitz, le petit lévrier qui nous a été récemment enlevé par la maladie. Il saute sur les genoux du major et caresse les dames. Il cherche à embrasser sa maîtresse en lui entourant le cou avec ses pattes, ce qu'on lui avait jadis appris à faire. On entend ensuite assez longtemps le petit chien gratter près du rideau du cabinet et l'on entend l'invisible l'engager, par la bouche du médium, d'une voie caressante, à cesser ce jeu. Blitz nous salue d'un aboiement sonore et se dissipe. »

Il faut remarquer ici que la manifestation de ce chien fut tangible et audible, mais non visible,

⁂

Me voici arrivé à la fin de cette faible tentative d'esquisser ce chapitre encore inexploré de l'occultisme. Le lecteur peut le voir, aucune voie tracée ne conduit encore dans la région obscure de l'âme animale et de ses facultés occultes ; mais il y a des traces d'un sentier traversant les marécages de la superstition et les broussailles des illusions et de l'ignorance. Quelque rares que soient les pierres d'attente, l'initié conçoit qu'ici aussi l'investigation opiniâtre ouvrira une voie nouvelle vers des merveilles insoupçonnées de la création.

JOSEF PETER.

(Extrait de la *Lumière*, Trad. de *Uebersinnliche Welt*, par le Dr Lux.)

Chiffres magiques

pour découvrir l'âge d'une personne

La table suivante peut s'employer pour déterminer l'âge des dames ou des personnes qui ne voudraient pas le déclarer ouvertement.

1re	2me	3me	4me	5me	6me
1	2	4	8	16	32
3	3	5	9	17	33
5	6	6	10	18	34
7	7	7	11	19	35
9	10	12	12	20	36
11	11	13	13	21	37
13	14	14	14	22	38
15	15	15	15	23	39
17	18	20	24	24	40
19	19	21	25	25	41
21	22	22	26	26	42
23	23	23	27	27	43
25	26	28	28	28	44
27	27	29	29	29	45
29	30	30	30	30	46
31	31	31	31	31	47
33	34	36	40	48	48
35	35	37	41	49	49
37	38	38	42	50	50
39	39	39	43	51	51
41	42	44	44	52	52
43	43	45	45	53	53
45	46	46	46	54	54
47	47	47	47	55	55
49	50	52	56	56	56
51	51	53	57	57	57
53	54	54	58	58	58
55	55	55	59	59	59
57	58	60	60	60	60
59	59	61	61	61	61
61	62	62	62	62	62
63	63	63	63	63	63

Passez cette table à la personne et demandez-lui de vous dire laquelle ou lesquelles contiennent son âge, ensuite additionnez les chiffres au sommet des colonnes contenant son âge, et vous avez le grand secret. Ainsi supposons que l'âge soit 25 ans, chiffre que nous trouvons dans les première, quatrième et cinquième colonnes : additionnez, 1, 8 et 16 = 25.

(Extrait de *Modern Astrology*.)

A PROPOS DE VOYANCE

Voici un fait de voyance, dont je garantis l'*absolue authenticité*, et que garantit, non moins, le signataire de la lettre qu'on lira plus loin :

Il y a quelques mois, un lecteur de l'*Echo*, M. Jules des Gaëts, habitant Fatick (Sénégal), m'écrivait pour me demander de bien vouloir tenter d'obtenir une consultation de

l'une quelconque des pythonisses que la curiosité me pousse parfois à interroger. Un morceau de flanelle était joint à la lettre.

L'expérience présentait de sérieuses difficultés. Je ne connaissais rien, *absolument rien* du consultant, et par conséquent si la devineresse était, à un moment donné, le jouet de son imagination, je ne saurais la ramener dans le sentier de la vérité, comme je l'eusse fait pour une consultation personnelle.

Cependant, je résolus de tenter l'expérience, et je me rendis à cet effet chez Mme Henry, 1, boulevard de Clichy.

A peine endormie, elle me déclara qu'elle traversait la mer, puis qu'elle avait très chaud... Je vois, me dit-elle peu après, un homme blond, grand, franc et loyal... Il n'a jamais eu beaucoup de chance... Actuellement il projette un changement de situation. Patience... il faut que l'année se passe. Au printemps, il aura la position qu'il désire... Au point de vue de sa santé, cet homme est inquiet. Il a souvent le sang à la poitrine, des douleurs d'estomac... *Il a dû être très frappé par la mort d'une jeune poitrinaire de sa famille.* Pourtant, il n'a pas à craindre la tuberculose... Mais, ce qui le préoccupe surtout, c'est sa situation. Dites-lui bien qu'il se débarrassera avec succès du commerce qu'il a entrepris et qu'il arrivera, de ce côté, à tout ce qu'il désire.

J'écrivis ces phrases sous la dictée de... la *Sorcière du Mont Venthoux*, comme on l'a surnommée dans le pays de Marseille, qu'elle habita longtemps, et j'adressai mon rapport à M. Jules des Gaëts.

Un mois plus tard, je recevais la lettre suivante :

Fatick, 2 juin 1907.

Madame,

« J'ai le plaisir de vous accuser réception de votre lettre du 17 mai, reçue aujoud'hui.

« Ne croyez pas qu'il y ait en moi ni faiblesse de caractère, ni tendance à croire au merveilleux, encore moins de suggestion ; bien au contraire, mais je tiens à vous dire cependant que tout ce que vous me dites *est vrai*.

« Un *homme blond* ; c'est de moi dont il s'agit.

« Je n'ai jamais eu beaucoup de chance.

« J'ai souvent des douleurs d'estomac.

« J'ai vu mourir ma jeune tante, emportée par une *phtisie galopante*.

« Au point de vue affaires, je suis, en effet, sur le point de changer, et de monter pour mon compte une grosse exploitation.

« Madame, tout ce que vous me dites est absolument exact ; vraiment, ça tient du prodige !

« Je vous autorise à le publier, et quand mon projet sera mis à exécution, je donnerai moi-même toute publicité à vos prédictions.

« Veuillez recevoir, Madame, avec mes remerciments, mes salutations distinguées. — J. des Gaets. »

Mme Louis Maurecy.

ÇA ET LA

Le chiffre 9 et le grand-duc de Bade

Le grand-duc de Bade, qui vient d'être conduit à sa dernière demeure, a beaucoup aimé le chiffre 9 ; ce chiffre se rencontre à chaque instant au cours de sa longue existence ; il commence sa vie, et la finit.

Né le 9 du neuvième mois 1826 (septembre), le prince célèbre ses fiançailles avec la princesse Louise, fille du roi de Prusse, qui devait devenir plus tard empereur des Allemands, le 30 septembre (9e mois 1855).

Devenu grand-duc (il n'était alors que prince-régent) le 5 du neuvième mois 1856, le prince Frédéric se marie le 30 dudit mois.

Le 9 juillet 1857, le couple grand-ducal accueille la naissance du prince-héritier. Le grand-duc de Bade prononce la déclaration de clôture du congrès des princes réunis à Francfort-sur-le-Main, le 1er septembre (9e mois, 1863). Le 21 septembre (9e mois 1876), le président du Ministère du Commerce est chargé de faire faire à Carlsruhe la construction du nouveau bâtiment du ministère.

Le 20 septembre 1881 (9e mois), le grand-duc célèbre ses noces d'argent.

Le 9 du neuvième mois 1906, il fête le 80e anniversaire de sa naissance et ses noces d'or.

Le 28 du neuvième mois 1907, quelques minutes avant 9 heures du matin, le grand-duc termine une existence qui avait duré quatre-vingt-et un ans, ou 9 fois neuf années.

Le chiffre 9 a donc été mêlé à tous les événements qui ont touché l'illustre défunt.

Prophétie de Gouy-L'Hôpital

La prophétie de Gouy-L'Hôpital est bien connue de nos lecteurs. Pourtant, on nous demande d'en reproduire un extrait auquel les événements donnent une singulière actualité. Voici donc un passage des Secrets confiés à Restaux par la Très Sainte Vierge, en 1880 :

« ..... De sinistres événements surgiront en France ; les religieux seront chassés ; ce sera une grande crise parmi le peuple ; ils trouveront un refuge en Angleterre, en Suisse et en Espagne. Il viendra aussi des tempêtes, des tremblements de terre, de grands flux d'eaux.

Les prêtres seront persécutés à leur tour ; — l'Eglise sera séparée de l'Etat ; — les Eglises seront fermées. Il y aura guerres : guerre civile et guerre étrangère, invasion ; — le gouvernement sera bouleversé ; — les généraux combattront les uns contre les autres. Paris coupable sera brûlé. Les Prussiens seront enfin chassés et « une ère de paix et de grandeur commencera ».

Une femme au cœur musical.

Le *Journal de Médecine de Bordeaux* relate le fait suivant : Un médecin autrichien a présenté dernièrement à la Société de médecine de Vienne une femme qui peut être envisagée comme une harmonieuse rareté. Toute petite, Mina Meyer souffrait déjà de fortes palpitations. A l'âge de huit ans, elle s'aperçut qu'un son harmonieux et aigu

s'élevait de sa poitrine quand elle respirait. A mesure que la fillette grandissait, la chanson de son cœur devenait plus perçante, et cela finit par ressembler au chant d'une voix humaine. Ce fut l'apogée ! Bientôt la gamme cardiaque s'apauvrit, jusqu'à ne plus contenir que deux notes : l'*ut dièze* et le *la*. Mais ces deux notes sont d'une pureté et d'une douceur infinies.

Faits de télépathie.

Luz y Union relate un grand nombre de communications télépathiques arrivées lors de la catastrophe de l'*Aquidaban*, et recueillies par les journaux sud-américains. Beaucoup de femmes, au moment précis de l'explosion, virent en rêve leurs époux leur annonçant l'accident.

La fille du contre-amiral Rodrigo Rocha, âgée de dix ans, s'éveilla en sursaut à l'heure où se produisait la catastrophe et, prise d'une violente crise nerveuse, elle appela son père, disant qu'il était en grand péril.

Cette catastrophe avait même été prédite par un médium et pressentie par le lieutenant Gonzaga Tunior qui partit avec la conviction qu'il ne reviendrait pas.

Un officier de l'*Aquidaban*, dont l'enfant avait été guérie par le médium, désire faire sa connaissance et le consulter sur l'état de sa santé. Le médium hésite un moment, puis il dit : « Mon devoir est de dire la vérité ; si vous êtes homme, vous pouvez et devez l'entendre : votre vie sera très courte. »

L'officier, qui était en parfaite santé, sourit avec incrédulité et demanda la date de sa mort. — « Je ne puis le préciser, mais ce sera avant peu. »

L'officier prit son poste à bord de l'*Aquidaban* et mourut quatre jours après.

A TRAVERS LES REVUES

MIRACLES DES SAINTS

Tous les Saints ont opéré des miracles plus ou moins nombreux, plus ou moins éclatants. *Le Pèlerin de Marie* en cite plusieurs :

Saint Martin, le grand thaumaturge, évêque de Tours, répandit la foi chrétienne dans les Gaules par le merveilleux de ses miracles.

Saint Martin venait de détruire un temple ancien au pays des Eduens, auprès duquel s'élevait un grand pin, dédié au culte païen. Il s'apprêtait à y porter la hache, lorsque les idolâtres s'y opposèrent. Martin essaya de les convaincre. « Eh bien ! dit un d'entre eux, nous l'abattrons nous-mêmes, mais consens à le laisser tomber sur toi, et si ton Dieu te protège sa chute ne te fera aucun mal ». Le saint accepte le défi, se place sous l'arbre ; les païens l'attachent sous l'arbre et se mettent en devoir de l'abattre. Bientôt l'arbre craque et tombe avec fracas. La foule regarde cet effrayant spectacle, les compagnons de Martin sont consternés ; cependant Martin fait le signe de la Croix, et l'arbre, impétueusement détourné, tombe en arrière, et va s'abattre aux pieds des idolâtres qu'il faillit écraser. Des acclamations se font entendre, le Christ est béni, et les païens se convertissent en foule.

Saint Grégoire, le thaumaturge, convertit aussi un prêtre des idoles qui refusait de croire au mystère du Fils de Dieu fait homme. Saint Grégoire lui dit que ce n'était que par des miracles qu'on peut prouver ce mystère, et le païen repartit en lui montrant une énorme pierre : « Eh bien ! ordonne à cette pierre de se transporter d'elle-même .. » (En un lieu qu'il lui montra). Et la pierre obéit à la parole de foi du saint, et le prêtre des idoles se convertit avec toute sa famille, et devint le compagnon de saint Grégoire (IIIe siècle).

Saint François de Paule devait passer en Sicile pour y fonder un couvent ; comme il demanda à un nautonier en partance de l'y transporter, celui-ci le rebuta rudement et refusa. Lors, saint François étend son manteau sur les flots, monte dessus avec deux disciples, et l'on vit ce nouveau radeau glisser sur la mer comme un navire et aborder près de Messine, où notre saint ressuscita un criminel exécuté depuis trois jours.

Saint Denis, un des juges de l'Aréopage d'Athènes, converti au Christianisme, fut envoyé dans les Gaules, où, centenaire, il fut décapité à cause de sa foi. La tradition nous apprend qu'après son martyre, il prit sa tête entre ses mains et la porta à une distance de deux mille pas.

Saint Etienne, pape, baptisa une mère et sa fille, Lucilla, qui était aveugle, et celle-ci recouvra la vue au sortir des fonts baptismaux.

Saint François d'Assise avait un pouvoir surnaturel sur les animaux ; les moutons lui obéissaient, les oiseaux chantaient et se taisaient à son ordre, les poissons venaient à lui et il leur parlait et les bénissait.

Saint Jean Damascène, étant grand-vizir, fut calomnié auprès de son maître, le calife, qui ordonna qu'on lui coupât la main droite. Jean la réclama, ce qui lui fut accordé. Il pria la Sainte Vierge de la lui rendre, et qu'il l'emploierait à publier ses louanges ; puis il s'endormit. A son réveil, sa main était parfaitement réunie au bras, une ligne rouge marquait seulement la coupure.

Saint-Joseph de Copertino était fréquemment ravi en extase ascensionnelle ; il s'éleva un jour à 18 pieds de haut à la vue d'une image de la Vierge qu'il baisa. L'assistance en était émerveillée.

Une autre fois, à la Santa Casa de Lorette, il s'éleva à la hauteur de 12 palmes.

Sainte Marguerite, martyre, fut plongée, pieds et mains liés, dans une chaudière d'eau bouillante. Elle pria le Seigneur de l'en délivrer et ses liens se détachèrent, et elle sortit saine et sauve de la chaudière.

Saint Isidore, de Madrid, accusé de paresse auprès de son maître, dont il était le laboureur, fut surveillé par ce maître, qui aperçut saint Isidore en prière et deux anges qui labouraient à sa place.

Sainte Elisabeth de Hongrie aimait à porter aux pauvres non seulement de l'argent, mais du pain, de la viande, des œufs et autres mets. Un jour qu'elle en portait dans son manteau, son mari, souverain du pays, la rencontre et veut voir ce qu'elle portait. Quel ne fut pas son étonnement de trouver dans le manteau des roses blanches et roses, qui n'étaient pas de saison.

Il conviendrait de citer encore l'incorruptibilité des corps et les odeurs ineffables que les corps saints répandent après la mort.

GOUPIL, *chanoine de Lorette.*

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil
Téléphone 724-73